

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Edité par  
**Le Matin**  
2.4.6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*Baker*

MINISTRE DE LA GUERRE  
AMÉRICAIN

Abonnement pour la France. 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs



# SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

## QUATORZIÈME ÉPISODE : A TRAVERS L'ÉPOUVANTE

XXX

### OU LES CHOSSES SE GATENT

— Je crois, dit le maître d'hôtel, que voici les clients.

Un ronflement d'auto venait soudainement de s'arrêter devant l'établissement.

D'un bond curieux il fut vers la fenêtre et constata qu'effectivement d'une superbe limousine un homme descendait dont la vue lui fit pousser une exclamation effarouchée.

— Vite !... clama-t-il aux deux garçons qui s'empressaient autour de la table, hâtez-vous !... voici Son Excellence.

Avec l'urbanité d'un véritable homme du monde, cependant Pancho avait, au sortir de l'auto, présenté son bras à Suzy et, en sa compagnie, gravissait les quelques marches qui donnaient accès au restaurant.

Est-il utile de dire quelle force de volonté il fallait à la jeune fille pour dompter la répugnance que lui inspirait ce contact ; mais, docile aux recommandations de son protecteur mystérieux, elle était résolue à tout pour reconquérir sa liberté.

D'ailleurs l'Arbi veillait sur elle et devait se tenir prêt à intervenir au moment opportun.

Elle avait, en effet, remarqué, au moment de monter en auto, au milieu de la foule de courtisanes qui s'empressaient autour de Pancho, son fidèle compagnon dissimulé parmi les Mexicains, et son instinct lui disait qu'il ne devait pas être loin...

Cependant, avec une désinvolture pleine de grâce qui accusait une qu'étude d'esprit absolue, la jeune fille se débarrassait aux mains du maître d'hôtel de son riche manteau tandis que Pancho, en homme qui connaît la maison, dictait le menu au Japonais.

Du moins la jeune fille le croyait-elle ; mais la vérité était tout autre...

Pendant, en effet, que le maître d'hôtel inscrivait d'un crayon rapide les ordres de son client, celui-ci murmurait d'une voix à peine distincte :

— Tu as toujours cette liqueur dont à plusieurs reprises je me suis servi...

— Oui, Excellence, répondit l'autre d'une voix un peu moqueuse.

— Tu m'en feras apporter, ordonna Pancho.

Suzy était tout à fait délicieuse dans son élégante toilette de soirée dont les tulles légers laissaient deviner les contours gracieux de la gorge et la blancheur nacrée des épaules.

Pour la première fois peut-être elle apparaissait vraiment femme aux regards de son ennemi.

Et celui-ci pensait en lui-même que les conseils donnés par Dolorès ne lui seraient guère difficiles à suivre.

Même il lui semblait qu'il ne lui serait pas aisé de les suivre avec toute la sagesse désirable.

Jolie comme était Suzy, saurait-elle résister au désir de lui prouver qu'elle était entièrement à sa discrétion, lorsque l'évidence établissait que, pour atteindre au but diplomatique que lui avait indiqué sa rusée inspiratrice, beaucoup de tact au contraire et de réserve s'imposaient.

Mais allez donc tenir en bride la violence d'un homme habitué à tout briser sous sa volonté.

Cependant les deux convives s'étaient attablés l'un en face de l'autre, dans une attitude absolument correcte, et la conversation s'était engagée légère, pétillante d'esprit ; en complète possession d'elle-même, la jeune fille prenait maintenant plaisir à cette comédie.

— Ne dirait-on pas un couple d'amoureux ? interrogea plaisamment Pancho en avançant vers elle son visage olivâtre.

— Evidemment, murmura-t-elle, jouant l'embaras, et je suis aise qu'ici nul ne me connaisse, car il n'en faudrait pas plus pour me compromettre...

— Mais, après tout, vous êtes libre et vous

n'avez à rendre compte de votre conduite à personne...

Elle eut un petit rire qui le fit frissonner et rectifia :

— Vous oubliez que j'ai ma conscience.

— C'est une personne bien peu gênante quand on sait la maintenir à sa place et avec laquelle il y a toujours des accommodements...

Et il se mit à rire, emplissant le verre de la jeune fille qui, pour la seconde fois, le reposa sur la table sans y avoir trempé ses lèvres.

Elle avait toutes raisons de se méfier du personnage : et sa méfiance se trouvait d'autant plus en éveil que, tout à coup, elle l'avait vu, à demi tourné vers le maître d'hôtel comme pour lui donner un ordre, recevoir de lui un objet qu'aussitôt il avait dissimulé dans sa main.

— Voyez-vous, commença Pancho au cerveau duquel montaient peu à peu les fumées de l'ivresse, voyez-vous, miss, j'ai fait un rêve... un beau rêve... dont la réalisation dépend peut-être de vous.

— J'adore les rêves, répondit-elle coquettement,



surtout quand ils sont beaux, car ils ont à mes yeux l'incomparable avantage de vous arracher aux vilaines contingences de l'existence.

— Eh quoi ! fit-il, si jeune et déjà à ce point désabusée de la vie !...

— Avouez que la vie, jusqu'à présent, ne m'a guère été favorable.

— Quelqu'un qui ne vous connaîtrait pas ne pourrait jamais, à vous entendre parler, s'imaginer avoir affaire à miss Morton.

— ...la riche héritière !... n'est-ce pas ?... C'est cela que vous voulez dire... Hélas ! l'argent ne fait pas le bonheur.

— ... Mais il y peut contribuer !... En tout cas, il aiderait singulièrement à la réalisation de mon rêve !... Imaginez-vous que votre ambition — car je vous sais ambitieuse — vous poussât dans la politique... Oui..., il vous plairait de devenir, à un moment donné, l'arbitre de deux grandes nations prêtes à se jeter l'une sur l'autre.

— L'arbitre !... moi !... s'exclama-t-elle, et comment cela ?...

Sa curiosité paraissait sincèrement mise en éveil ; mais, en réalité, elle l'aurait pour donner confiance au misérable et le mieux surveiller.

Son instinct lui disait, en effet, que le danger approchait et, sans en avoir l'air, elle ne quittait pas des yeux les mains de Pancho, persuadé qu'il allait se servir de ce que, à la dérobée, lui avait glissé tout à l'heure le maître d'hôtel.

Et, de fait, profitant du moment où il croyait l'attention de la jeune fille détournée de lui, il prit le verre de sa convive sous prétexte d'y verser du vin ; mais, en réalité, il y glissa prestement le contenu d'une minuscule fiole qu'il fit, aussitôt vide, disparaître dans sa manchette.

Mais, si rapidement qu'eût été exécutée la manœuvre, Suzy l'avait surprise et, non moins preste que lui, elle versa le contenu de son verre dans un vase de fleurs dont s'égarait le couvert.

Malheureusement son geste n'avait pas eu toute l'habileté désirable, son attention ayant été attirée du côté de la fenêtre ; tout à coup les lamelles du store tendu pour protéger la pièce contre le jour du dehors s'étaient insensiblement écartées et soudainement lui était apparu le visage de l'Arbi.

On imagine la surprise de la jeune fille, surprise qui devait précisément causer sa perte puisqu'elle avait enlevé à son geste la prestesse nécessaire pour échapper au regard vigilant de Pancho.

Ce geste établissait surabondamment à ses yeux que, depuis qu'ils étaient là tous les deux, elle avait joué la comédie...

Alors, pris d'une fureur d'autant plus grande qu'il se voyait battu, après avoir escompté la ..... il se dressa, chassant d'un geste menaçant le maître d'hôtel et les garçons :

— Hors d'ici, clama-t-il, et que nul ne s'avise de me déranger !... sinon vous savez comment je punis ceux qui enfreignent mes ordres.

Suzy, elle aussi, s'était levée en entendant au dehors le défilé de la serrure que fermait le maître d'hôtel : l'heure du danger avait sonné, du danger le plus terrible qui la pût menacer.

Pour échapper à la brute à moitié ivre qui la poursuivait de meuble en meuble, la jeune fille s'était emparée d'une bouteille et, s'en servant comme d'une arme, en frappa Pancho qui chancela.

Mais, loin d'abandonner la lutte, bien au contraire, il sembla que la résistance de la jeune fille l'exaspérât davantage encore et cette poursuite enragée continuait plus âpre.

Soudain, il y eut au dehors un effort pour ouvrir la porte qui, fermée à clé, résista ; alors, s'entendit un craquement violent et, le pêne sautant hors de la gâche, la porte s'ouvrit pour livrer passage à l'Arbi.

Comment celui-ci se trouvait-il là juste à point ?

Ainsi qu'on le sait, après avoir réussi à se débarrasser de ses geôliers, le brave garçon avait gagné la porte de la citadelle et là, protégé par son costume d'emprunt, perdu dans la foule des indigènes, il avait vu monter en automobile Pancho accompagné de miss Captain.

Tout de suite il eut la prescience de la comédie que jouait la jeune fille, comédie qui fatalement se muerait en drame et l'Arbi estima qu'à ce moment-là il lui faudrait à son tour entrer en scène.

C'est pourquoi il s'était arrangé de façon à surprendre, au moment du départ de l'auto, l'adresse donnée au chauffeur.

De toute la vitesse de ses jambes il avait gagné le restaurant et, grâce à son instinct, avait fini, comme on l'a vu, par repérer le cabinet particulier dans lequel Pancho était enfermé avec sa victime.

Ce point établi, restait à trouver un moyen de pénétrer, sans exciter de soupçons, dans l'intérieur non seulement de l'établissement, mais encore de la pièce où se trouvait miss Captain.

Comme il se tenait embusqué du côté des communs, subitement il avait vu arriver de loin un indigène dans lequel il reconnut Remonio...

Celui-ci marchait vite, un papier à la main, quelque message, sans doute, pour Pancho Lopez.

L'ancien légionnaire ne savait pas être si près de la vérité, et il eût été bien étonné d'apprendre que l'objet de ce message c'était lui-même...

A peine, en effet, l'auto emportant vers le « Poisson-d'Or » Suzy et Pancho Lopez avait-elle démarré que l'un des gardiens, dont l'Arbi s'était si hardiment débarrassé, était entré en coup de vent dans le cabinet du gouverneur pour le mettre au courant de l'audacieuse agression dont lui et son collègue avaient été victimes de la part du prisonnier.

On imagine la fureur du gouverneur qui avait immédiatement fait monter à cheval une demi-douzaine d'hommes avec mission de ramener le fugitif mort ou vif.

(Voir la suite page 45).



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 14 au 21 Février



N parle toujours de la grande offensive allemande ; sur le front britannique, comme sur le nôtre, on l'attend de pied ferme et toutes les dispositions sont prises pour la faire échouer. De fréquentes observations aériennes tiennent le commandement au courant de ce qui se passe dans les arrières-lignes allemandes : l'entraînement de toutes les armes y est intensif ; ce ne sont que répétitions d'opérations que les unités devront exécuter pour concourir au but général. Les critiques militaires sont d'avis que cette fois le bombardement préalable des points attaqués sera relativement court et qu'aussitôt qu'il aura cessé, les Boches aborderont les objectifs par grandes masses, comme à Verdun, où ils n'eurent pas à se féliciter de s'être conformés à cette tactique.

En attendant que ces hypothèses se réalisent ou ne se réalisent pas, les Boches ont exécuté, le 17 février, leur centième raid sur Londres ; il y eut quelques victimes, mais un des pirates fut abattu. Ils revenaient à la charge le 18 sans causer aucun dommage. Un de leurs sous-marins a tiré, dans la nuit du 15 au 16, une trentaine d'obus sur Douvres ; les victimes sont, comme toujours, des civils inoffensifs.

Sur le front on a enregistré quelques petites affaires intéressantes.

Le 14, des Canadiens ont forcé des tranchées à Lens, y ont fait subir de grosses pertes aux Allemands et capturé quelques prisonniers et une mitrailleuse. Un autre hardi coup de main, exécuté le 16 par les troupes du Lancashire dans la région de la voie ferrée Ypres-Staden, a rapporté 11 prisonniers à nos alliés, qui n'eurent que des pertes légères. Le même jour, deux petites opérations que les Boches tentaient de réaliser vers la Vacquerie et Cherisy dégénéraient en violents combats au cours desquels les Anglais infligeaient de lourdes pertes aux assaillants. Les Allemands s'attaquent à d'autres secteurs le lendemain : à l'ouest de La Bassée et vers Poelcapelle. Dans le premier, nos alliés avouent la perte de trois hommes ; le second, qui donna lieu à un vif engagement, a coûté à l'ennemi de nombreux morts et plusieurs prisonniers.

Le 19 n'est pas une moins bonne journée : des Irlandais vont faire des prisonniers dans les tranchées de la ferme Guillemont ; les Canadiens réussissent, au sud de Lens, un raid dont ils reviennent avec cinq prisonniers ; enfin les hommes du Lancashire et du Yorkshire font, sur un large front, un raid dans les tranchées du sud de la forêt d'Houlst : ils y abattent un grand nombre d'Allemands, font 27 prisonniers et prennent une mitrailleuse. Un raid fortement préparé, le 20, contre les lignes anglaises, vers Arleux-en-Gohelle, est repoussé avec de fortes pertes.

En dehors de ces faits il convient de signaler des rencontres presque quotidiennes entre patrouilles : elles sont en général heureuses pour nos alliés qui trouvent toujours le moyen de revenir dans leurs lignes avec quelques prisonniers.

L'artillerie ne cesse pas de tonner sur ce front, causant à l'ennemi les plus graves dommages.

Les communiqués de la guerre aérienne sur ce front sont de plus en plus copieux. Ils se rapportent généralement à des bombardements de localités en arrière des lignes allemandes. Il serait trop long de les reproduire. Signalons cependant ceux du 18 et du 19, suivant lesquels Trèves a été bombardée avec succès à trois reprises en ces deux jours : c'est, comme de juste, aux gares et établissements militaires seulement que s'en sont pris nos alliés ; ils y ont fait de grands ravages. L'insistance avec laquelle ils s'attaquent à Trèves se justifie par la position stratégique de cette ville, où aboutissent deux grandes lignes de chemins de fer venant de Cologne et de Coblenz, villes qui, elles-mêmes, sont des points de départ de lignes secondaires rayonnant dans toute l'Allemagne. A Trèves encore se relient des correspondances dans les directions de Strasbourg, Metz, Thionville, Bruxelles, etc. Toutes ces lignes sont puissamment organisées et outillées : ce sont les principales artères par lesquelles se font les transports de troupes allemandes ; les atteindre, détruire leurs gares, leurs travaux d'art, c'est entraver sérieusement, et pour assez longtemps, les communications de l'ennemi.

Les communiqués du front français témoignent toujours de l'activité de nos belles troupes. On est heureux d'y voir officiellement mentionnées

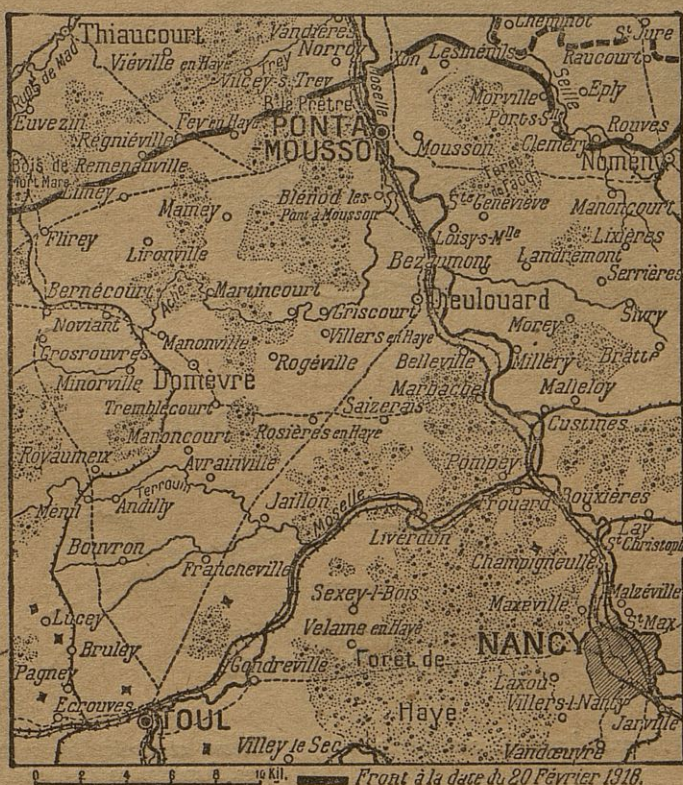
les troupes américaines : un certain nombre de leurs batteries prêtait, le 13, un large concours au coup de main d'envergure que nos hommes ont réussi au sud-ouest de la Butte du Mesnil et où ils firent 177 prisonniers. La lutte d'artillerie s'est maintenue très âpre, jusqu'au 18, autour des positions que nous avons acquises dans ce secteur. Ce jour-là, après une forte préparation, les Allemands ont tenté de nous les reprendre : une première attaque, bien que vigoureuse, ne leur ayant pas réussi, ils sont revenus à la charge l'après-midi, cette fois avec trois bataillons entraînés par leurs fameux strosstruppen, et de nouveau se sont fait battre, laissant sur le terrain un grand nombre de morts, et entre nos mains une trentaine de prisonniers. Un autre fait intéressant, dans le même secteur, est la dispersion par nos batteries, le 14, de forts rassemblements ennemis au sud de la Dormoise. C'est un petit affluent de l'Aisne qu'elle atteint dans le département des Ardennes et qui prend sa source à Tahure ; son cours se déroule presque entièrement en arrière des premières tranchées allemandes, et couvre les principaux cantonnements de l'ennemi dans le secteur de Champagne que parcourt la voie entre Somme-Py et Challerange. Les troupes dont le rassemblement sur la rive droite de la Dormoise a été interrompu si à propos par nos feux pouvaient avoir pour objectif la

reprise, ce jour-là, des positions enlevées aux Boches le 13 dans la région de la Butte du Mesnil.

Le 20 est marqué par une brillante opération de nos troupes en Lorraine : au nord de Bures et à l'est de Moncel, nos détachements pénètrent profondément, et sur un large front, dans les tranchées allemandes, où elles font 525 prisonniers dont 11 officiers.

Les actions sont toujours aussi dispersées ; citons un raid de nos détachements dans les tranchées ennemies, le 15, au nord-est de Courcy : il nous en revient une douzaine de prisonniers et une mitrailleuse ; nous devons également signaler de nombreuses tentatives faites sans succès par les Allemands pour entamer nos lignes : les principales se placent au nord de Pargny-Filain, le 14, en Haute-Alsace, au bois Le Chaume, en Champagne, en Argonne ; dans tous ces secteurs, c'est à plusieurs reprises qu'il nous a fallu repousser l'ennemi.

Notre aviation ne reste pas inférieure à celle de nos alliés. Les escadrilles françaises exécutent, elles aussi, de fréquents bombardements. Les gares, les dépôts, les établissements militaires de Thiaucourt, de Thionville, Metz-Sablons, Pagny-sur-Moselle ont reçu des bombes à plusieurs reprises. L'aviation de chasse ne montre pas moins d'entraînement. Une vive émulation règne parmi nos pilotes ; la liste des « as » s'est allongée de plusieurs noms nouveaux. Le sous-lieutenant Madon, qui en était à sa 23<sup>e</sup> victoire, vient de se voir dépasser par son collègue Fonck qui, les 18 et 19 février, a abattu ses 23<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> victimes.



LE FRONT AU NORD DE NANCY.

## NOTRE COUVERTURE

M. N. D. BAKER

MINISTRE DE LA GUERRE DES ETATS-UNIS

Celui qui préside à la formidable organisation de l'armée que les Etats-Unis envoient en France n'est pas un militaire ; c'est un avocat, un juriste d'ailleurs très distingué.

Né à Martinsburg (Ohio) le 3 décembre 1871, M. Newton Baker fit de brillantes études et prit ses grades en 1892 et 1894. Secrétaire privé du Post-Master général en 1896 et 1897, il exerça ensuite sa profession de juriconsulte à Martinsburg. En 1912 il fut élu maire de la ville de Cleveland (Ohio). Le 7 mars 1916, le président Wilson lui confiait le portefeuille de la guerre.

Il a fait voter la loi relative à l'entraînement militaire obligatoire le 23 février 1917, prévoyant que les Etats-Unis seraient obligés d'entrer dans le conflit européen.

Le 28 octobre suivant, M. Baker proposait la loi approuvant la création d'une armée aux Etats-Unis et en obtenait le vote du Congrès.

Avec une merveilleuse activité il a pris toutes les mesures pour l'organisation d'une armée de deux millions d'hommes et son envoi, avec le matériel nécessaire, sur notre sol.



# La Chasse au Sous-Marin en haute mer <sup>(1)</sup>

*Impossibilité de chasser le sous-marin en haute mer si la recherche n'est pas faite, auprès des bateaux qui nous ravitaillent, par les navires rapides qui les escortent.*

Tous ceux qui sont allés sur mer, ou simplement au bord de la mer, ont pu vérifier qu'on ne les a pas trompés en leur apprenant que la terre est ronde ; ceux restés incrédules, en admettant qu'il y en ait, ont tout au moins constaté, de visu, que la surface de la mer est courbe. Chacun d'eux a dû, en effet, avoir l'occasion de regarder vers l'horizon et, par temps suffisamment clair, d'assister à l'approche d'un navire : la fumée est apparue la première, puis la mâture, la cheminée, les passerelles et enfin le corps du bâtiment jusqu'à sa flottaison.

La plupart ont certainement cherché à connaître la distance à laquelle était le navire lorsqu'ils l'ont aperçu. Nous allons le leur indiquer en parlant de l'exemple qui nous occupe en ce moment.

A quelle distance un sous-marin découvre-t-il un navire de surface ?

A quelle distance un navire de surface découvre-t-il un sous-marin ?

La distance à laquelle un observateur voit un navire est fonction de la courbure terrestre, de la hauteur de l'œil de l'observateur au-dessus du niveau de la mer, enfin de la hauteur de l'objectif que l'on cherche à découvrir. Pour le cas que nous examinons, la hauteur de l'œil de l'observateur sur le sous-marin naviguant en surface peut être évaluée à 5 mètres, la hauteur de la mâture du navire à 20 mètres, la hauteur de la colonne de fumée n'est parfois pas plus élevée que la mâture, notamment lorsque le vent est assez fort pour la rabattre, mais elle peut atteindre à un maximum pratique de 50 mètres.

Ces éléments acquis, utilisons les résultats que les savants ont faits pour nos besoins :

Pour 5 mètres d'élévation de l'œil au-dessus du niveau de la mer, l'horizon est à 8.334 mètres. Pour 20 mètres de hauteur de mâture, à 17.594 mètres. Pour 50 mètres de hauteur de la colonne de fumée, à 26.854 mètres.

En sorte que l'observateur du sous-marin peut, théoriquement, voir apparaître le navire à l'horizon à 8.334 mètres + 17.594 = 25.928 mètres ou 26 kilomètres en chiffres arrondis, moment où son rayon visuel est en ligne avec l'horizon de la mer et le sommet des mâts du navire. Il peut déceler sa présence jusqu'à une distance de 8.334 + 26.854 = 35.188 mètres ou sensiblement 35 kilomètres, s'il fait calme et que la colonne de fumée s'élève jusqu'à 50 mètres. Munis de ces renseignements, abordons notre question : *Comment chasser le sous-marin en haute mer ?*

Le sous-marin voit donc à un moment donné soit la fumée, soit la mâture du navire, alors que lui-même est encore masqué par l'horizon à la vue de celui-ci.

Si c'est la fumée qu'il aperçoit, il reste en surface (Fig. I) ; si c'est la mâture, il se met en plongée partielle et ne montre plus au-dessus de l'eau que son kiosque (Fig. II), objectif trop petit pour être découvert par la vigie du navire. Dès que les passerelles apparaissent, le sous-marin se met en plongée complète sous périscope (Fig. III) et, continuant de se rapprocher, finit par voir le navire jusqu'à sa flottaison. A partir de ce moment le sous-marin se trouve entre l'horizon de la mer et le navire ; toutefois celui-ci n'a plus aucune chance de le découvrir, car le bout de périscope qui émerge est trop petit pour être aperçu au-delà de 300 ou 400 mètres au maximum ; encore faut-il qu'il fasse calme et clair.

Or, disons-le en passant, à 400 mètres de distance le sous-marin a lancé ses torpilles et, si leur pointage a été correct, le navire est frappé avant d'avoir un instant soupçonné la présence de l'ennemi.

Ainsi, en aucun cas, le navire de surface n'a de chances de découvrir le sous-marin avant que celui-ci ne devienne mortellement dangereux pour lui. Le navire est, pourrait-on dire, aveugle ; et ce n'est pas seulement le cargo, ou le paquebot, ou le cuirassé, qui est atteint de cette quasi-cécité, mais tous les navires de surface, notamment les « chasseurs de sous-marins ». Pourtant il faut bien détruire le sous-marin pour ne pas être vaincu par lui. La question se pose donc : *Où et comment ?* Nous allons nous essayer à l'exposer :

1° Le rôle du sous-marin étant de détruire des navires, il les recherche en se plaçant sur leurs routes probables ; dès qu'il les a découverts, il

se rapproche d'eux jusqu'à la distance de tir efficace de ses torpilles et lance celles-ci — sans que sa présence ait pu être décelée, avons-nous dit. Les navires constituent donc le pôle d'attraction des sous-marins !

2° Pour sa propre sécurité le sous-marin est contraint de fuir ses « chasseurs » ; mais comme il les aperçoit sans jamais être vu d'eux, il lui est facile de s'écarter de leur route ; il plonge au besoin pour faire disparaître jusqu'à la petite fraction émergente de son périscope. Les « chasseurs » constituent donc le pôle de répulsion des sous-marins !

Ces conditions démontrent de manière irréfutable que les « chasseurs » n'ont aucune chance d'approcher des sous-marins en les recherchant sur les mers, si ce n'est à leur pôle d'attraction, c'est-à-dire auprès des navires qui ravitaillent les alliés de l'Entente.

On le voit, il n'est donc jamais nécessaire de se poser la question : Où se tiennent les sous-marins ? Où les « chasseurs » peuvent-ils les approcher ? Le simple bon sens dicte : AUPRÈS DE NOS RAVITAILLEURS !

Nous sentons le lecteur à peu près convaincu. Toutefois se demande-t-il encore : « Quel avantage les « chasseurs » retireraient-ils de se tenir constamment au pôle d'attraction, c'est-à-dire auprès des ravitailleurs, s'ils n'aperçoivent pas les pirates plus là qu'ailleurs ? »

La réponse péremptoire à cette question est, qu'au large, les exemples connus d'actions de « chasseurs » contre les sous-marins n'ont eu lieu qu'à proximité des navires ravitailleurs. Deux des derniers cas cités par la presse sont : fin novembre, la destruction d'un sous-marin par un destroyer d'escorte d'un convoi américain ; au commencement de décembre dernier, le destroyer grec *Niké*, escortant des navires, eut l'occasion d'apercevoir un sous-marin, de le canonner et, dit-on, de le couler.

Mais, à côté de ces avantages quasi offensifs, il y en a d'autres, défensifs, qui ne sont pas moins précieux.

Supposons que tous les « chasseurs » susceptibles de convoier en haute mer soient exclusivement affectés au convoi. Les convois seraient plus efficacement protégés ; l'on ne serait, sans doute, plus obligé de laisser certains navires naviguer isolément. Or, parmi ces navires, l'armement en artillerie n'est pas uniforme, malgré les progrès réalisés depuis quelque temps. D'autre part, les neutres ne sont jamais armés.

Les « chasseurs » d'escorte interdiraient le canonnage de tous les navires non armés ou mal armés. Etant placés sur les flancs des convois ils empêcheraient les sous-marins d'approcher de près les navires escortés et de lancer les torpilles à petite distance (la probabilité d'atteinte diminue à mesure que la distance s'accroît).

Les équipages des navires torpillés, au lieu de voguer sans abri dans des embarcations de sauvetage, ou sur des radeaux, et d'y être le plus souvent mitraillés par les sous-marins, seraient certains d'être recueillis sur les « chasseurs ». Le doute est impossible :

Pour protéger nos ravitailleurs, il faut convoier !

Pour assurer la sécurité du personnel, il faut convoier !

Pour chasser les sous-marins en haute mer, il faut convoier !

*Chasse et protection sont inséparables !*

Les Américains s'en sont si bien pénétrés qu'ils escortent puissamment des convois peu nombreux. Jusqu'au 5 février, date du torpillage du *Tuscania*, ils devaient à ce procédé de n'avoir pas encore perdu un seul soldat sur plus de quatre cent mille hommes transportés. Le transport américain qui avait été torpillé précédemment faisait à vide son retour en Amérique. Un retard l'avait séparé de son convoi et c'est alors qu'il s'efforçait de le rallier, paraît-il, qu'il a été torpillé.

La méthode qui consiste à employer des chasseurs de sous-marins pour procurer une protection efficace à nos transports n'a commencé à être mise en application que le 1<sup>er</sup> février 1917, c'est-à-dire 28 mois seulement après les premiers torpillages, lesquels — il y a lieu de s'en souvenir — furent effectués sans avertissement dès le début.

Voici ce qui explique, sans l'excuser complètement, ce regrettable retard :

La France, moins puissante au point de vue naval que l'Allemagne, était la mieux pourvue des nations en sous-marins ; ses équipages étaient très entraînés et capables de l'offensive la plus efficace. (Si l'Allemagne avait aventuré ses navires au large, elle en aurait fait la prompte expérience.)

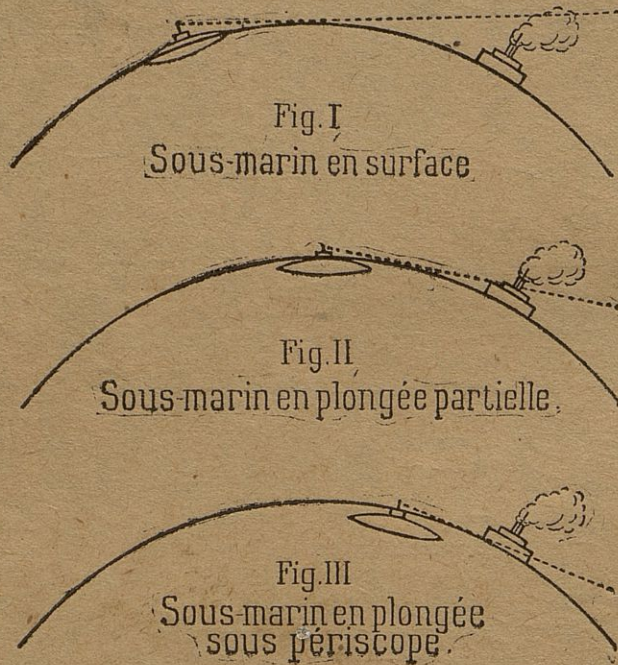
L'entrée en guerre de l'Angleterre à nos côtés, tout en nous procurant la suprématie des mers, a réduit à néant l'offensive sous-marine à laquelle nous étions si bien préparés.

Or, aucune nation ne possédait de moyens efficaces contre les sous-marins. La France, qui escomptait l'offensive, n'était pas mieux préparée au rôle de la défensive qui ne semblait pas devoir lui être dévolu.

Les alliés ont paré comme ils ont pu, un peu au hasard, à leur situation d'infériorité vis-à-vis d'un ennemi invisible et implacable qui progressait chaque jour en puissance, en moyens de combat et en rayon d'action. Devancés par lui dans cette voie, ils ont trop longtemps erré, laissant de côté la méthode que nous venons d'exposer et dont personne aujourd'hui ne conteste plus l'efficacité !

CAPITAINE DE VAISSEAU V.

(1) Il n'est pas ici question du sous-marin de faible rayon d'action, notamment du mouilleur de mines. Celui-ci est justiciable des pièges divers, des mines, des vedettes et petits patrouilleurs, des avions, hydravions et dirigeables. Il s'agit du sous-marin de haute mer qu'aucun de ces moyens ne peut atteindre !

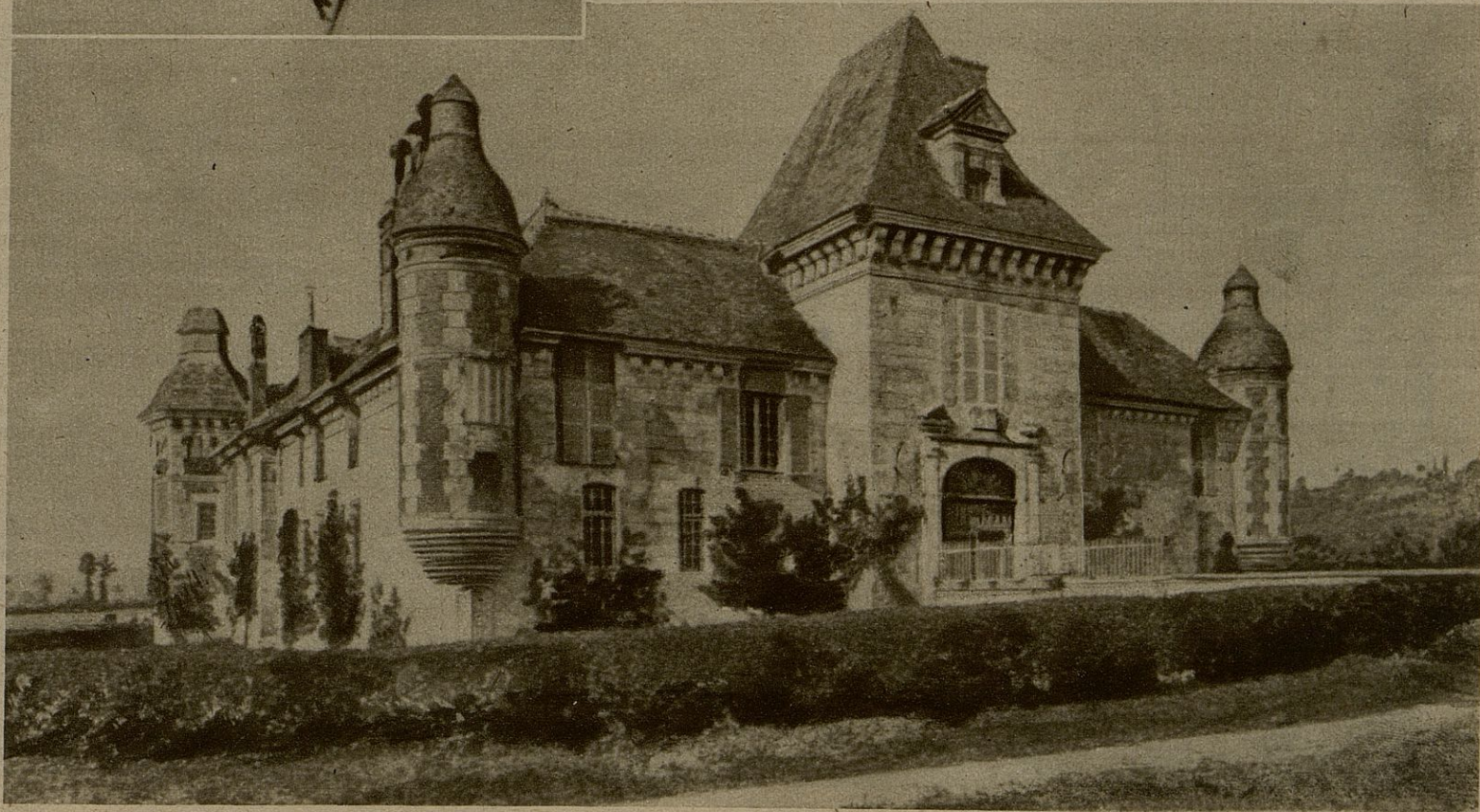




## M. CHARLES HUMBERT A ÉTÉ ARRÊTÉ



M. Charles Humbert et son avocat, M<sup>e</sup> Moro-Giafferi, dans les couloirs de l'instruction au Palais de Justice.



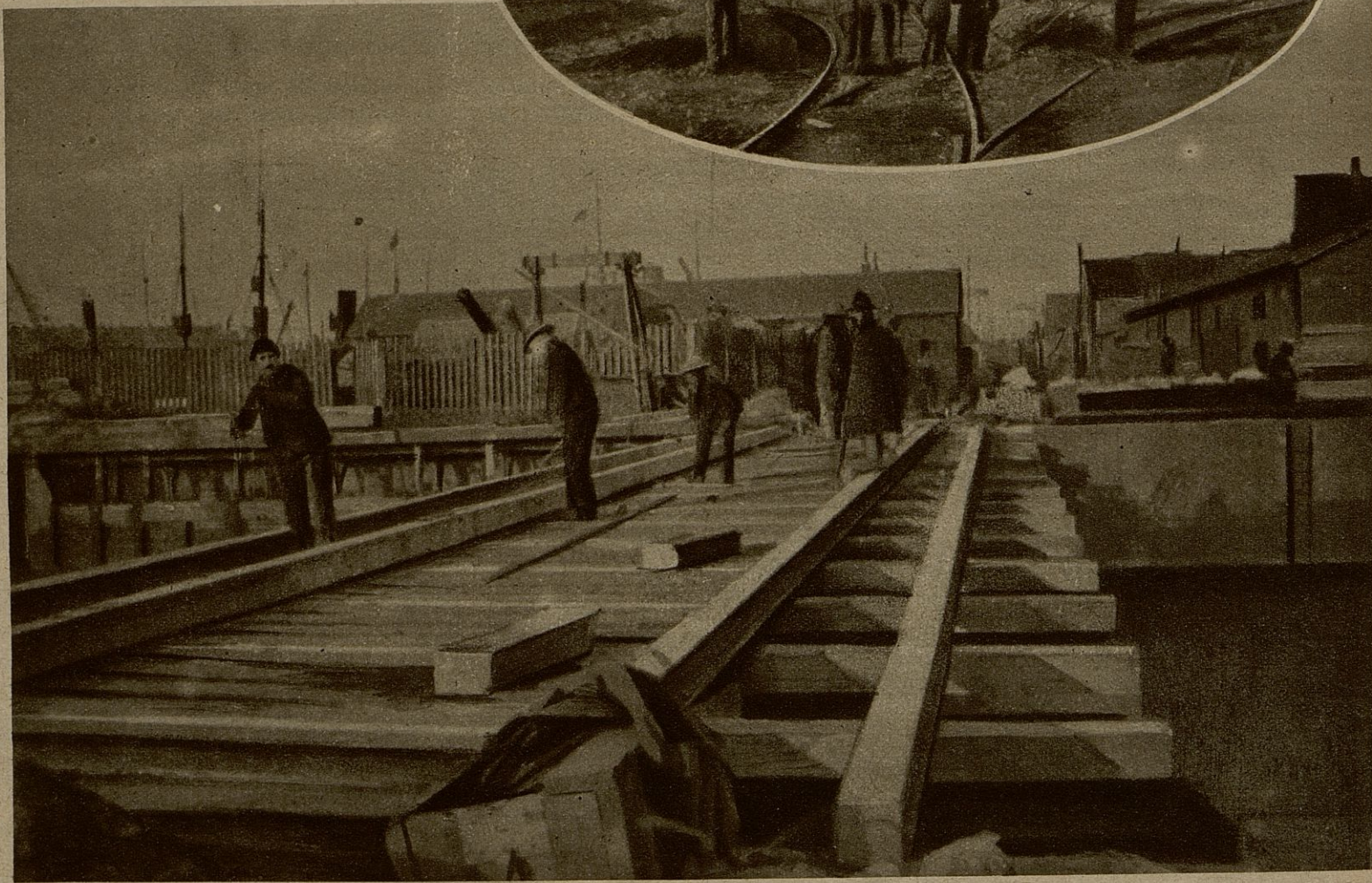
M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse, ancien directeur du « Journal », contre qui une instruction a été ouverte pour commerce avec l'ennemi, a été arrêté lundi matin dans son château de Mesnil-Guillaume, près de Lisieux, dont on voit ici la photographie. Ramené à Paris en automobile, il a été écroué à la prison de la Santé. Nous donnons ici la photographie de M. Ch. Humbert en capitaine et un croquis pris pendant sa déposition lors de l'affaire Bolo.



# LES TRAVAUX DES AMÉRICAINS EN FRANCE



*Ici, nos Sammies construisent, le long d'une rivière, un quai où bientôt accosteront les bateaux chargés de matériel apporté en France à leur usage.*



*Pour assurer le bon fonctionnement des services de l'immense armée qu'ils ne tarderont pas à avoir en France, les Américains ne reculent pas plus devant le travail que devant la dépense. Dans chaque région où ils ont des dépôts, on voit surgir comme par enchantement les voies ferrées, les installations téléphoniques, etc. Ceux-ci établissent une passerelle pour le passage de la voie ferrée dont on voit ici, dans le médaillon, construire un élément.*



## UN DÉPART D'AMÉRICAINS POUR LES TRANCHÉES



*Sur la place de la petite ville lorraine, les Sammies partant pour les tranchées écoutent avec recueillement l'allocution que l'aumônier prononce après leur avoir donné sa bénédiction. Une statue de notre héroïne nationale Jeanne d'Arc semble présider à cette cérémonie qui unit dans un même sentiment tous ces enfants de la grande Amérique.*



*Ces photographies nous font mesurer toute l'importance que nos alliés attachent à certaines traditions. Celle-ci est prise au moment où les drapeaux d'une unité, partant pour le front du secteur que nos alliés occupent en Lorraine, viennent d'être bénits par l'aumônier et reçoivent le salut du général. Le général se reconnaît au premier plan, à gauche ; une musique militaire se fait entendre pendant la cérémonie, à laquelle assistent de nombreux habitants.*



## LA PÉNURIE DE CHARBON A NEW-YORK



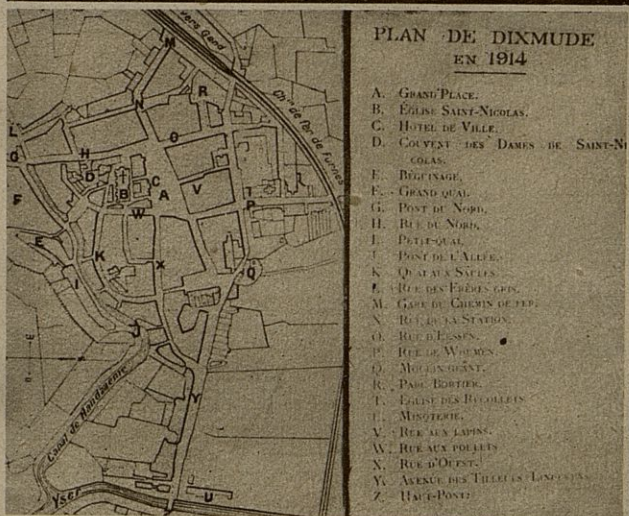
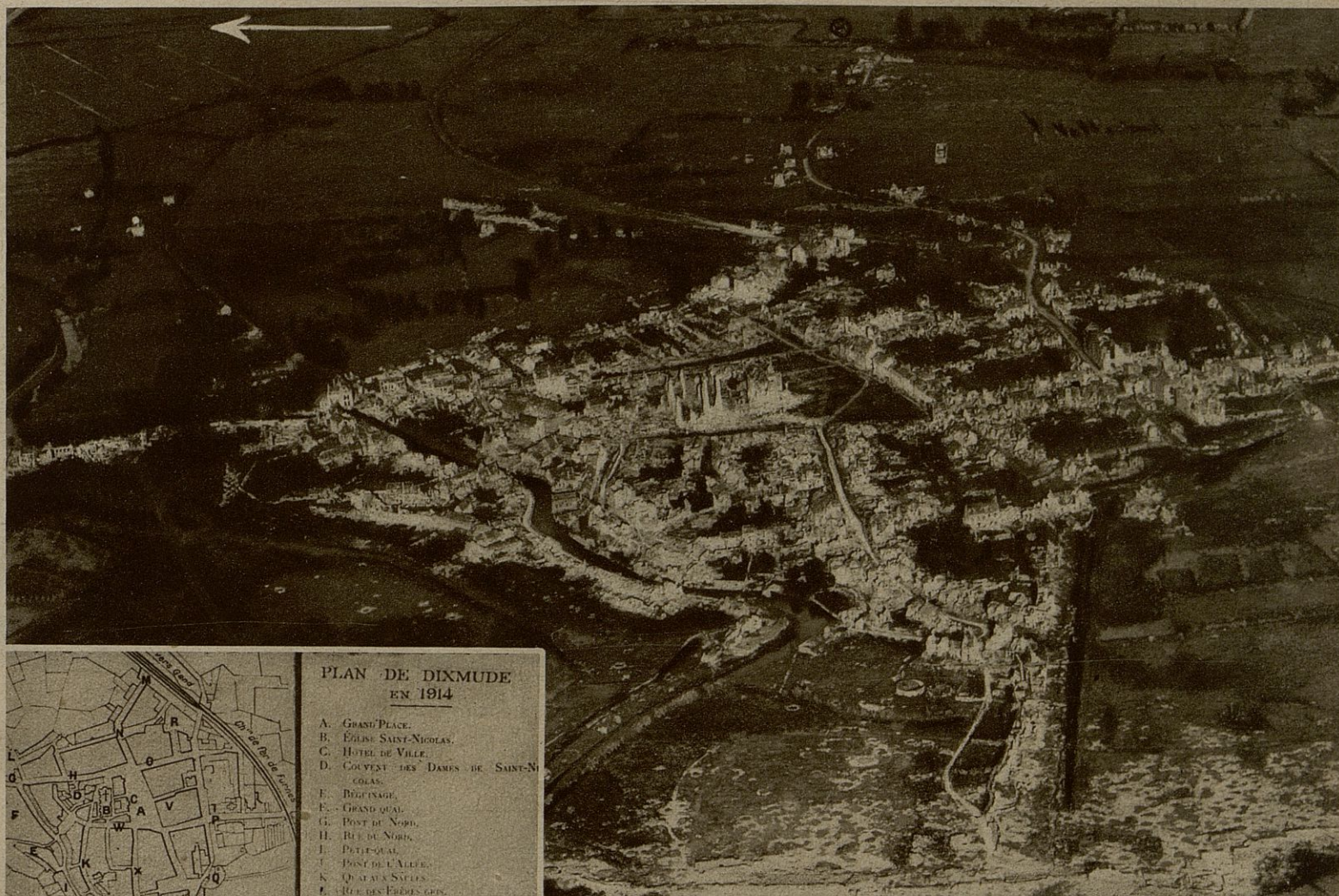
La recherche du charbon dans les cendres devant le Palais de Justice.



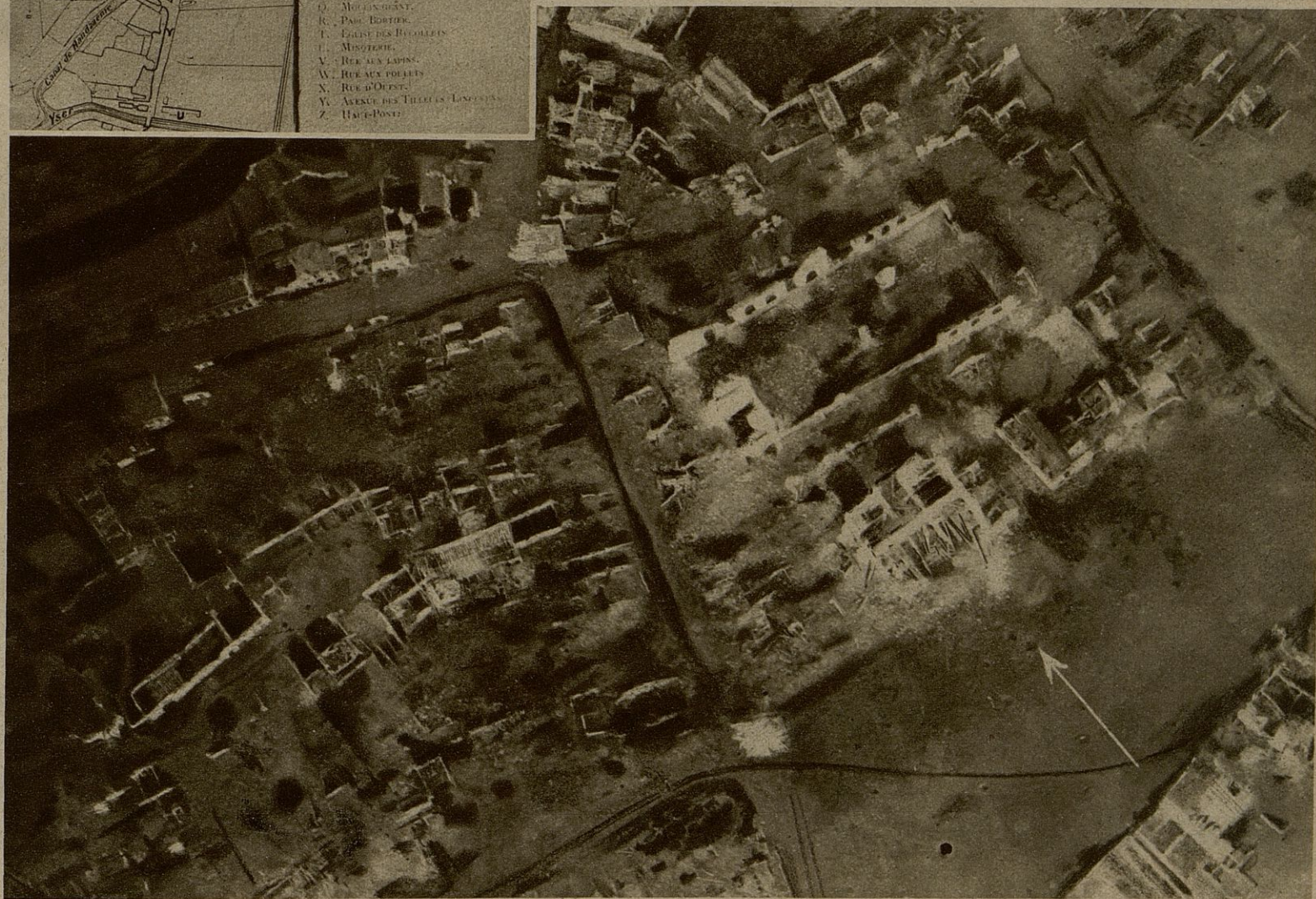
New-York ayant été ces jours-ci privé de tout arrivage par suite autant des exigences des transports militaires que par le froid qui enraya tout trafic sur les voies ferrées et dans les ports, la pénurie de charbon y fut si grande que toutes les usines restèrent pendant cinq jours fermées. La population pauvre fut particulièrement éprouvée, comme en témoignent ces photographies, où l'on voit des gens fouiller des débris, à la recherche de quelques bribes de charbon.



## VUES DE DIXMUDE PRISES D'UN AVION BELGE



Photographie de Dixmude prise par le même aviateur en août 1917.



En octobre 1917 l'aviateur qui avait photographié Dixmude en août en reprit la vue que voici. Toutes les deux ont été obtenues à 600 mètres. En ces deux mois les ruines n'ont fait que s'y accumuler. Le plan aide à s'orienter. Les flèches indiquent le nord. En bas, à gauche, on voit la Grand'Place et ce qui reste de l'Hôtel de Ville. Les Allemands ont installé devant la rue d'Ouest et le quai aux Saules des abris de mitrailleuses qui halaient les alentours.



## INFIRMIÈRES AMÉRICAINES DANS NOS TRANCHÉES



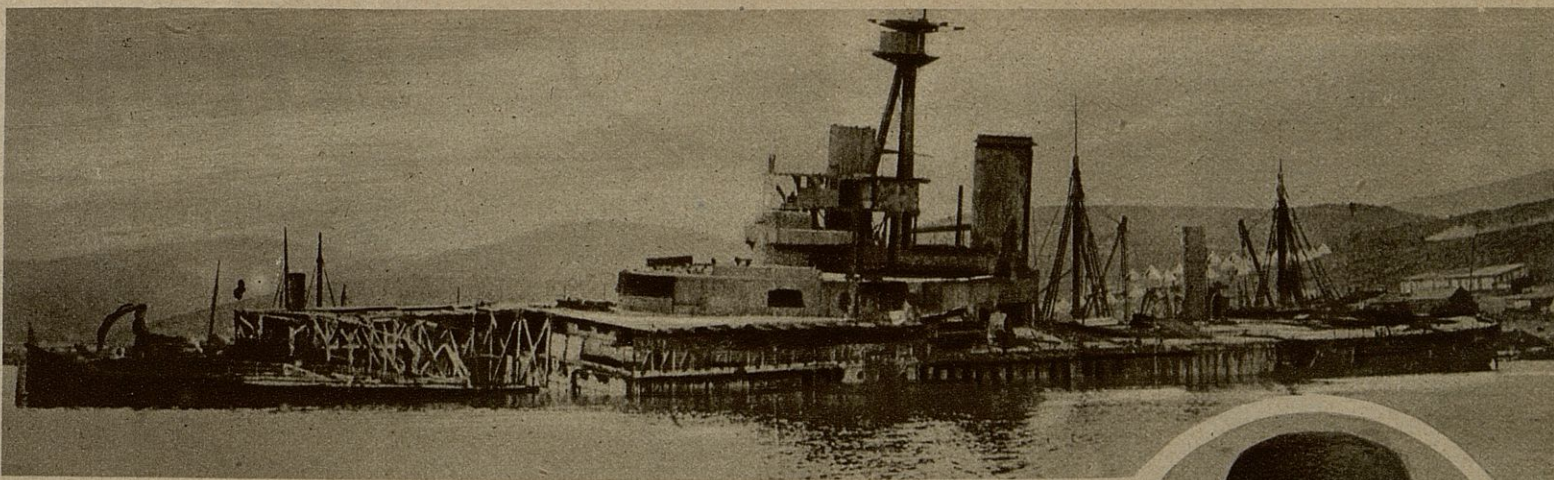
*Ne prendrait-on pas ces silhouettes pour des alpinistes franchissant quelque passage difficile ? Ce sont des infirmières américaines qui ont tenu à aller jusqu'aux tranchées avancées de Verdun ; elles vont par les trous d'obus, accompagnées par des officiers ; il y a là M<sup>lle</sup> de Baye, miss Carita Spencer, miss J. Weills Craven, causant avec M. W. Beede.*



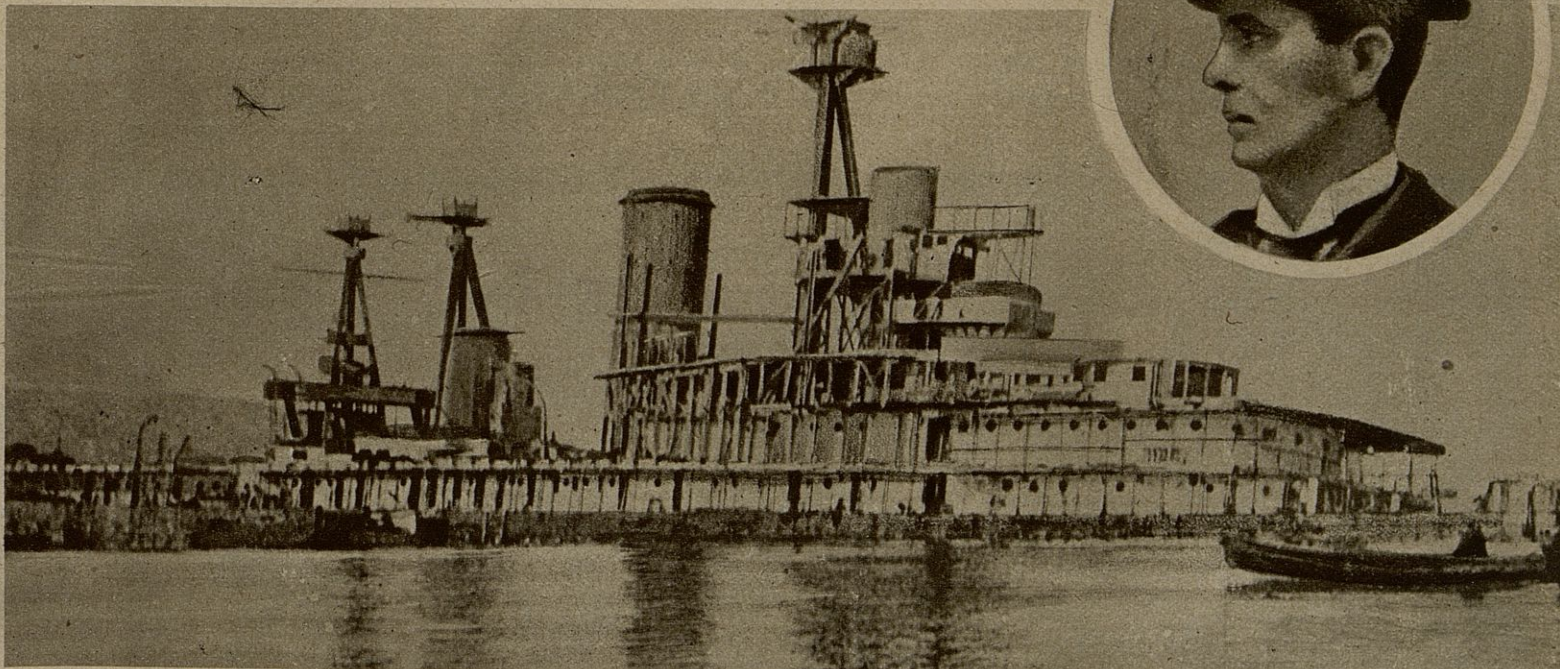
*Dernièrement, un groupe d'infirmières américaines, arrivées depuis peu en France, visitait notre première ligne dans la région de Verdun. Elles étaient conduites par une de leurs collègues françaises, M<sup>lle</sup> de Baye, qui vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur en récompense de ses nombreux actes de dévouement. Voici une des visiteuses dans une de nos tranchées, demandant des renseignements sur la manière dont se fait le ravitaillement.*



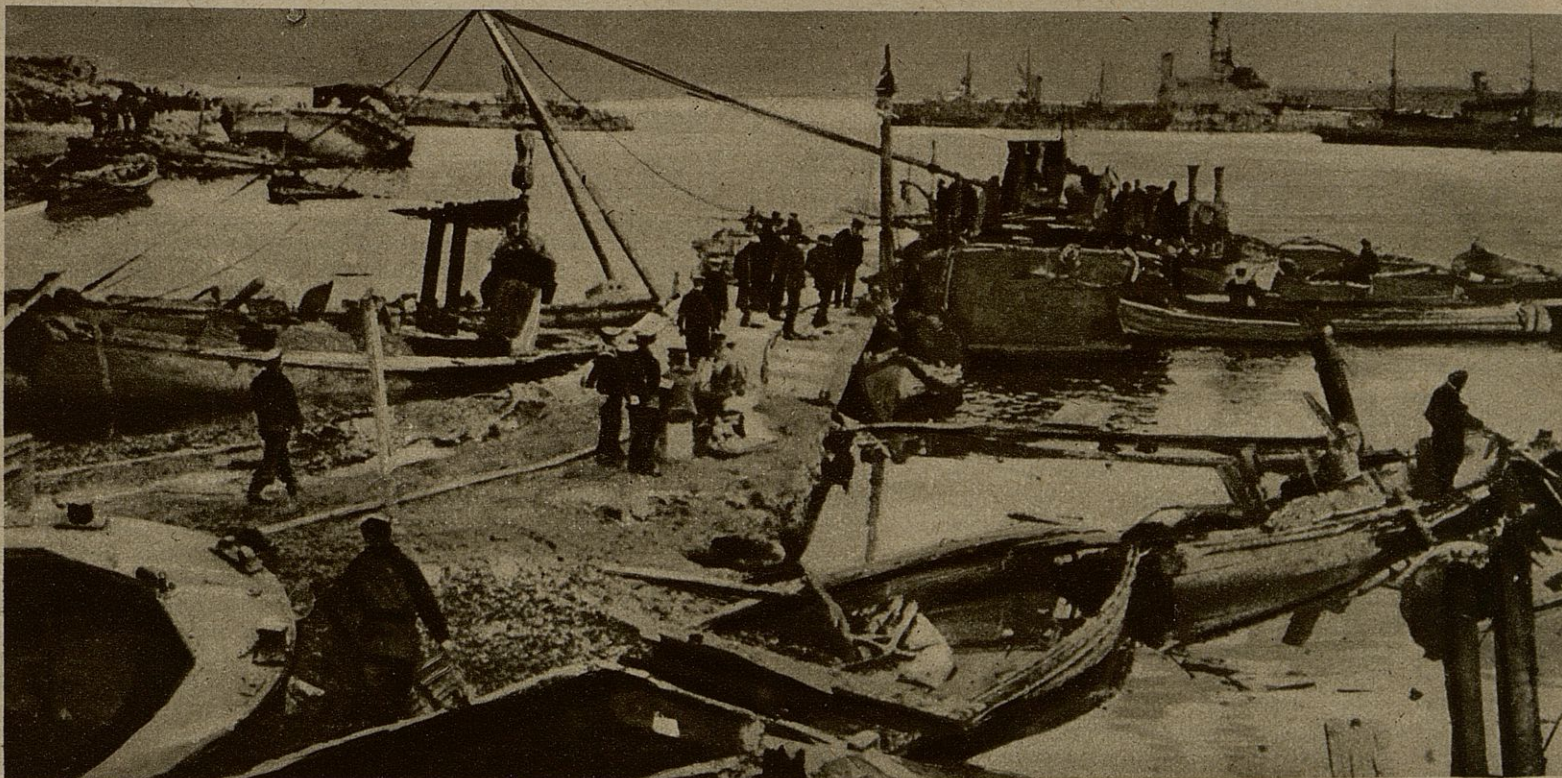
## LA FAUSSE ESCADRE BRITANNIQUE



Dans la rade de Kephalo (mer Egée) le faux dreadnought « Oruba » a été coulé pour servir de brise-lames contre la houle soulevée par les vents du nord-est.



La fausse flotte a rendu à la marine britannique des services dont on pourra apprécier l'importance lorsque sera écrite l'histoire de la guerre. Ainsi ce faux brise-lames, constitué par un faux cuirassé coulé à l'entrée d'un port, fit longtemps, dans la mer Egée, illusion à l'ennemi, qui se tenait à distance prudente de ses faux canons.



Les Anglais ont longtemps berné la marine allemande au moyen d'une fausse escadre en bois et en toile peinte et qui, à distance, donnait l'illusion d'une force navale formidable. Elle servit à nos alliés pour attirer les Boches au Dogger-Bank où ils essuyèrent une défaite mémorable. Elle servit aux mêmes fins dans l'Egée ; là se trouve l'épave, dont voici la photographie, d'un faux navire coulé. Dans le médaillon, M. Haddock, commandant la fausse flotte.



## LA VISITE DE M. CLEMENCEAU EN ALSACE



*Après avoir entendu les orgues de l'église, M. Clemenceau se rend avec sa suite, accompagné du maire et du curé de Massevaux, à la coopérative des E.N.E. qu'il a tenu à visiter personnellement.*



*M. Clemenceau s'est rendu récemment en Alsace où il a été accueilli partout aux cris de : « Vive la France ! Pas de plébiscite. » On voit ici M. Clemenceau félicitant le conseil municipal de Massevaux.*

### SUR LE FRONT ORIENTAL

Les maximalistes de Petrograd se trompaient s'ils croyaient en avoir fini avec les Allemands parce qu'ils leur avaient déclaré qu'ils ne voulaient plus se battre. Les Allemands — à ce que dit Trotsky — exigeaient que la Russie leur abandonnât la Pologne, la Lithuanie, la ville de Riga et les îles de Moon, le tout sans préjudice du versement d'une indemnité de 20 milliards en or et d'autres concessions. Ce serait parce que ces conditions, vraiment draconiennes, révoltaient sa conscience, que Trotsky, plutôt que d'y souscrire, aurait signifié la rupture des hostilités aux Impériaux. Mais une paix ainsi obtenue ne donnant aucune satisfaction à ces derniers, ils y ont répondu en dénonçant l'armistice et en mettant leurs troupes en mouvement. Le communiqué allemand du 18 février exposait comme suit cet événement :

« Sur le front de la Grande-Russie, les hostilités ont recommencé aujourd'hui à midi. Dans la marche sur Dwinsk, la Dwina a été atteinte sans combat. Appelées par l'Ukraine pour lui porter secours dans sa lutte pénible contre les Grands-Russes, nos troupes, partant de Kovel, ont commencé leur marche en avant. » Le 19, un nouveau communiqué de même source faisait savoir que « les troupes allemandes sont entrées (le 18) à Dwinsk et n'ont rencontré que peu de résistance, les ennemis s'étant enfuis pour la plupart. Les tentatives faites pour détruire les ponts

de la Dwina n'ont pas réussi. De part et d'autre de Loutsk nos divisions (allemandes) sont en marche ; Loutsk a été occupé sans combat. » A ces nouvelles le gouvernement bolchevik, soit qu'il ait perdu la tête, soit qu'il n'attendît que ce prétexte pour capituler, s'est hâté de télégraphier, le 19, à l'état-major allemand qu'il acceptait en bloc les conditions formulées par les délégués des empires centraux à Brest-Litovsk, et qui viennent d'être résumées ci-dessus.

Mais le gouvernement allemand a réclamé la confirmation écrite et signée par les chefs maximalistes, de cette capitulation, sans pourtant interrompre la marche de ses troupes qui se trouvaient, le 19, près de Minsk et de Pskov.

Ce dernier acte de la trahison maximaliste envers les alliés de la Russie ne liquide aucune des difficultés auxquelles est en proie l'ancien empire du tsar et ne met pas de terme aux préoccupations qu'elles causeront, longtemps encore, à l'Allemagne. La Grande-Russie, dans l'ensemble, lui est certainement hostile. En Finlande, la guerre civile continue à sévir. En Pologne, la signature du traité de paix par lequel les Centraux attribuent à l'Ukraine la province de Cholm, a déchaîné contre l'Allemagne et l'Autriche des manifestations qui pourraient finir en soulèvement rationnel. En Ukraine, l'autorité de la Rada austrophile ne s'étend toujours qu'à des groupements peu nombreux. La Russie cosaque est en pleine effervescence ; et d'ailleurs il n'y a ni tranquillité, ni sécurité nulle part.

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 175 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Face à face sur les monts d'Alsace. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



# LA GUERRE SOUS-MARINE

## QUELQUES CHIFFRES ET DES GRAPHIQUES (1)

Voici un an, l'Allemagne annonçait au monde son intention de poursuivre sans ménagement, ni considération de neutralité, la piraterie commencée dès octobre 1914 et dont le début avait été marqué par le torpillage des paquebots *Glitra* et *Amiral-Ganteaume*. La menace officielle était accompagnée de nombreux commentaires officieux. Il s'agissait de réduire dans un délai très court les flottes de commerce de l'Entente et réaliser ainsi un blocus complet de nos côtes. L'importance des pertes subies par les marines alliées et neutres depuis la fin de novembre 1916 donnant une mesure du danger sous-marin, la déclaration de piraterie à outrance causa un légitime émoi. Que deviendraient les pertes si, augmentant, elles croissaient encore et en proportion de la réclame faite chez nos ennemis ?

De fait, les trois premiers mois de piraterie à outrance apportèrent avec eux de vives inquiétudes, la courbe des destructions croissait d'une semaine à l'autre, pas aussi vite certes que l'avaient annoncé nos ennemis, mais de manière cependant à menacer nos transports maritimes. Fort heureusement, la mise en scène employée par l'Allemagne pour lancer sa campagne de piraterie, mise en scène destinée à effrayer les neutres maritimes, eut pour résultat certain d'éveiller chez nous l'attention de tous sur la gravité du danger sous-marin ; cette importante partie du problème de la guerre, trop négligée jusqu'alors, fut soudainement réalisée, et l'on s'attacha à en combattre sérieusement les effets d'abord, la cause ensuite. Un autre résultat de la piraterie à outrance fut l'entrée en lutte, à nos côtés, des neutres les plus puissants du monde, qui comprirent enfin que la vie libre et propre était impossible, si l'Allemagne n'était pas ramenée militairement à la juste observation des règles les plus élémentaires de l'humanité et du droit des nations.

Les Empires centraux savaient très bien, d'ailleurs, que cette nouvelle manifestation de leur « kultur » était parfaitement de nature à leur attirer de nouveaux et puissants ennemis (2), mais ils pensaient que cette manifestation de leur puissance inspirerait la crainte et, à défaut de ce sentiment, ils se croyaient capables d'établir en quelques semaines un barrage maritime tel que l'intervention militaire et économique de ces puissances fût, de ce fait, rendue inefficace. Ils se sont gravement trompés, et sur leurs moyens et surtout sur les nôtres ; un an est maintenant écoulé depuis la déclaration de piraterie à outrance ; l'armée américaine est sur notre sol, forte déjà d'environ 500.000 hommes, et la circulation maritime s'est maintenue à un taux élevé dans les ports français, anglais et italiens. C'est que l'esprit fécond des chercheurs a donné à la cause des alliés de puissantes armes contre le sous-marin, c'est aussi que les précautions nécessaires, trop négligées jusqu'alors, sont de plus en plus strictement observées.

Une question se pose cependant. Où en sommes-nous de la guerre sous-marine ? A cette partie du problème se rattache, en effet, toute une série d'éléments secondaires certes, mais cependant de la plus haute importance. Il est, cependant, avant toute étude précise, une constatation qui s'impose : la campagne sous-marine menée par les Empires centraux a manqué le but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre. Des délais avaient en effet été fixés et qui devaient marquer la fin de nos marines marchandes ; à trois reprises dans les six premiers mois, nos ennemis ont reculé la date préalablement fixée ; depuis septembre 1917, ils ne parlent plus guère d'échéances, elles ont été reportées à des dates imprécises. C'est un aveu.

Le premier fait acquis est donc l'échec de la campagne sous-marine dans un temps donné. Cette constatation n'est pas suffisante et nous devons maintenant envisager le problème sous une autre forme et savoir si, à la longue, la guerre sous-marine n'est pas de nature à compromettre la

sécurité de nos communications et sur notre maîtrise de la mer, tout au moins l'usage que nous en faisons. Mieux que n'importe quelle affirmation, les chiffres sont de nature à nous fixer à ce sujet.

Grâce aux données officielles fournies chaque semaine par les amiraux, grâce aussi aux renseignements puisés aux sources les plus autorisées, nous avons pu établir une série de graphiques montrant l'évolution des pertes et leurs rapports avec le problème du tonnage et de la défense.

L'examen de ces graphiques nous fixe sur divers points de tout premier intérêt, tels que : l'activité des sous-marins ; l'importance des dégâts produits ; les dangers qui menacent notre circulation maritime ; et surtout la mesure dans laquelle la guerre sous-marine constitue un danger pour notre maîtrise des mers, comme l'usage économique et militaire que nous pouvons en faire.

1° L'ACTIVITÉ DES SOUS-MARINS. — L'examen du graphique n° 1 nous renseigne pleinement à ce point de vue, et pour toute la période s'étendant du début de la guerre à l'heure actuelle ; bien entendu, il ne s'agit pas uniquement des bâtiments coulés par des sous-marins, mais aussi des bâtiments détruits par des mines sous-marines ou des corsaires de surface (1).

L'activité destructrice sous-marine, après des oscillations saisonnières en 1915, s'est rapidement accrue à la fin de 1916 pour arriver à un maximum en 1917 ; depuis cette date, elle est en décroissance. Est-ce à dire que la diminution des pertes depuis avril se soit faite d'une façon absolument régulière ? Non certes, la courbe I, qui constitue un graphique des pertes mensuelles, accuse des oscillations d'un mois à l'autre ; à plus forte raison, la courbe II, traduisant les pertes hebdomadaires depuis 1917, présentera des oscillations marquées.

Abstraction faite des petites dénivellations d'une semaine à l'autre, on constate un lent mouvement oscillatoire, la période de ce mouvement porte sur une durée variant de trois mois à un mois : la première va de mars à fin mai, la seconde porte sur juin et juillet, la troisième, plus courte, n'englobe que le mois d'août et la première semaine de septembre. Pour la première moitié de 1917 l'oscillation périodique prend donc la formule 3, 2, 1. On serait tenté de conclure qu'après le gros effort du début, mise en scène rapide d'une nombreuse flotte sous-marine, l'effort s'est progressivement amorti ; aussi, en septembre, l'Allemagne manifeste-t-elle l'intention de donner une nouvelle et vigoureuse impulsion à la piraterie. En septembre donc, nouvel effort, les pertes augmentent légèrement par rapport aux mois précédents, puis s'atténuent de nouveau. De septembre à la deuxième semaine de janvier nous enregistrons deux nouvelles périodes d'égale durée : dix semaines environ.

Cette oscillation cinq fois répétée autour d'une période active de deux mois a-t-elle une valeur indicative ? Nous ne saurions conclure à ce sujet faute de renseignements précis ; en tout cas, il y a lieu de rapprocher ce fait des renseignements que nous possédons sur le rayon d'action des

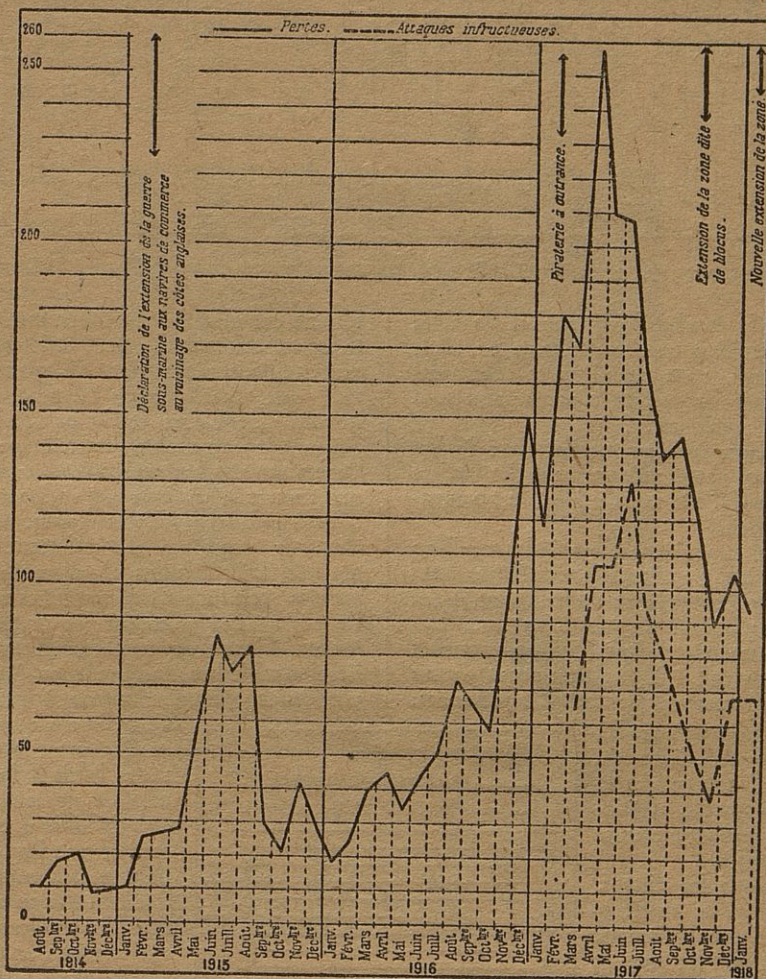
sous-marins et de la durée de leurs campagnes en haute mer. Nous savons, en effet, que les sous-marins allemands tiennent la mer deux mois environ et que leurs qualités nautiques leur permettent de traverser aisément l'Atlantique. Il est infiniment probable donc que périodiquement de véritables escadres sous-marines prennent la mer, y font campagne, ravitaillées par d'autres sous-marins, puis rentrent aux ports diminuées des unités détruites, pour y être réparées et pour assurer le repos nécessaire des équipages.

Il est hors de doute que les Allemands diminuent dans la mesure du possible les dangers et les pertes causés par les champs de mines qui barrent leurs côtes, en maintenant au large le plus longtemps possible les unités qui prennent la mer.

Cette digression ne doit cependant pas nous éloigner de la principale constatation, fournie par l'examen des graphiques, savoir : la décroissance manifeste des pertes dans les trois derniers trimestres de l'année de piraterie.

Est-ce à dire que la circulation maritime ait diminué d'intensité ? Non certes, tout au moins la décroissance des pertes n'est nullement subordonnée à une telle cause. En effet, la circulation maritime dans les ports de l'Entente s'est peu modifiée ; certes, le tonnage moyen des navires mis en circulation augmentant, le trafic numérique est un peu moins élevé qu'au début de 1917 ; mais cette diminution n'est nullement comparable à la diminution infiniment plus rapide des pertes. En effet, le

(1) Ces derniers n'ont guère influé sur les pertes que dans la toute première partie de la guerre ; quant aux pertes occasionnées par des mines, elles relèvent pour la plupart de l'activité des sous-marins qui viennent les jeter fort loin de leurs bases et au voisinage de nos ports.



GRAPHIQUE DES PERTES MESURANT L'ACTIVITÉ DES SOUS-MARINS.

(1) Pour établir ces graphiques nous nous sommes servis des données officielles publiées par les gouvernements alliés. En toute impartialité on ne peut faire état des renseignements ennemis officiels ou de l'agence Wolff. La plus simple étude de ces derniers documents révèle leur inexactitude et leur manque absolu de sincérité.

(2) Un extrait du *Berliner Lokal Anzeiger* après le torpillage du *Lusitania* est à ce point de vue pleinement significatif :

« Nous ne recherchons pas la sympathie de l'Amérique, nous ne voulons que son respect ; à ce point de vue, le torpillage du *Lusitania* fera plus que cent victoires. »



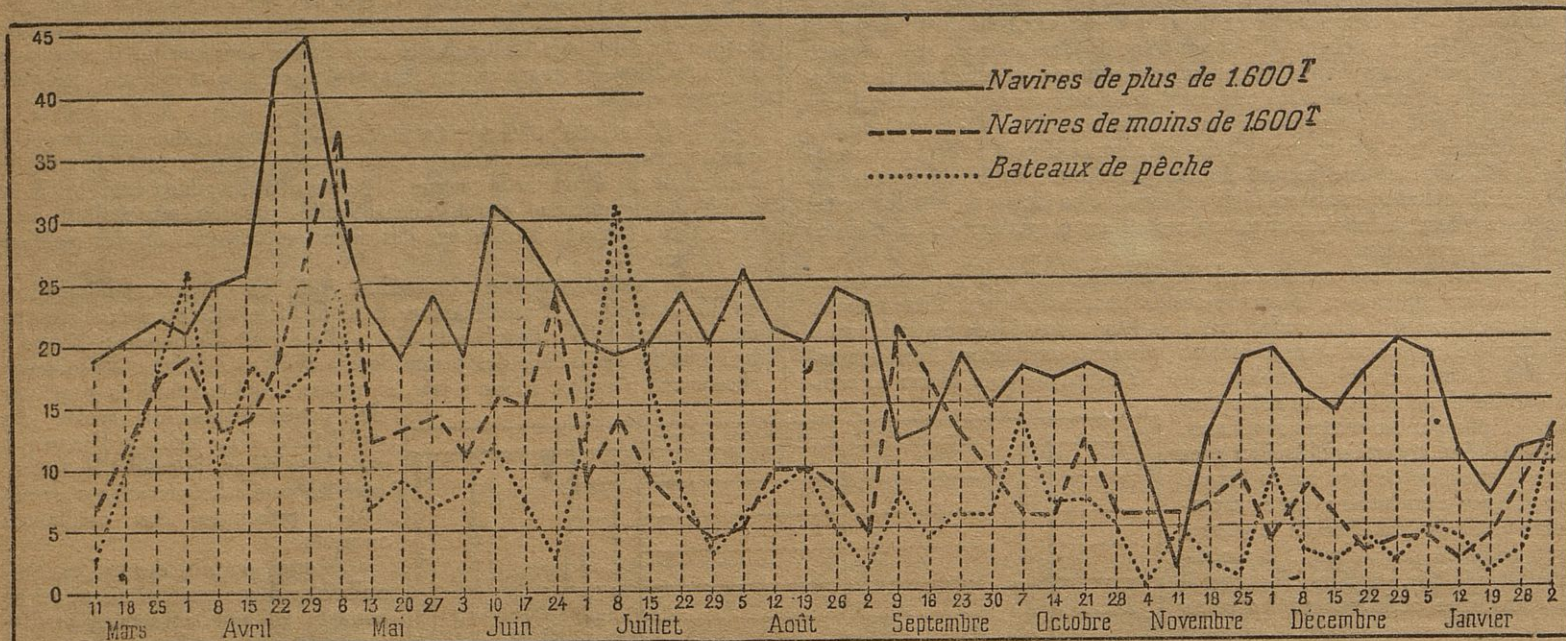
nombre des navires détruits est actuellement inférieur au tiers de ce qu'il était en avril 1917, tandis que le mouvement aux mêmes dates n'a baissé dans les ports alliés que dans la proportion de 1/6<sup>e</sup> ou 1/7<sup>e</sup>. Schématiquement donc, on peut dire que, tandis que le nombre des navires circulant diminuait de 1/6<sup>e</sup>, le nombre des navires détruits diminuait de plus des 4/6<sup>e</sup>, de près des 5/6<sup>e</sup>. C'est donc uniquement à l'efficacité des mesures prises qu'il faut attribuer la diminution du taux des pertes.

Cette efficacité des moyens de défense trouverait, en outre, sa

à 200.000 tonnes près, le total des destructions est égalé par les mises en circulation (graphique n° III).

Comme dans les récupérations nous ne comptons ni les constructions de janvier 1918, non plus que le tonnage représenté par les nombreux navires allemands et autrichiens capturés depuis le début de la guerre (1), on peut donc affirmer que les récupérations alliées et neutres s'élèvent, à fin janvier, à plus de 10.500.000 tonnes.

Nos gains sont donc supérieurs à nos pertes. D'où vient alors qu'à



COURBE DES PERTES NUMÉRIQUES AU COURS DE L'ANNÉE 1917, LES NAVIRES ÉTANT GROUPÉS PAR CATÉGORIES D'APRÈS LEUR TONNAGE.

confirmation dans l'étude comparée de la courbe des pertes et de celle des attaques infructueuses ; ces deux dernières courbes tendent, en effet, à se rejoindre et si, pour un même mois, nous calculons le coefficient obtenu par la formule *attaques-pertes*, nous voyons que la courbe représentative de ses variations tend à augmenter notablement.

Au début de la piraterie à outrance, les sous-marins, dans le but d'économiser leurs torpilles, attaquaient au canon ; l'armement des navires marchands leur a donné de vertes leçons (1). De mars à juin, le pourcentage d'attaques infructueuses augmente donc.

Changeant de tactique, les pirates attaquèrent alors à la torpille ; mal défendus contre cette arme, les navires marchands attaqués (les attaques totales étaient moins nombreuses) y échappèrent difficilement, aussi voyons-nous le pourcentage des attaques baisser de juin à octobre. Les nouvelles méthodes de protection (2) permettent aujourd'hui au paquebot de se protéger même contre le pirate attaquant à la torpille ; aussi, depuis novembre, le pourcentage des attaques infructueuses s'accroît-il rapidement.

2° L'IMPORTANCE DES PERTES. — Le graphique III nous donne la mesure de l'évolution périodique du nombre de tonnes brutes détruites. L'examen de la courbe nous montre de même une très notable amélioration certes, mais pas tout à fait aussi rapide que celle des pertes numériques. A quoi cela tient-il ?

On peut répondre avec certitude que les pirates, obligés de choisir pour attaquer à la torpille, se réservent plus particulièrement l'attaque des gros bâtiments. La courbe nous montre, en effet, clairement que la décroissance des pertes numériques est d'autant plus rapide qu'il s'agit de bâtiments de plus faible tonnage.

Nous sommes arrivés actuellement à un taux de pertes, pour faits de guerre, inférieur à 300.000 tonnes par mois. Mais ce chiffre ne représente pas le total de nos pertes. Il faut lui ajouter, pour avoir le chiffre de l'atteinte portée à notre marine marchande, l'ensemble du tonnage dont la destruction est causée soit par accident, soit par retrait de service pour cause d'usure. Ces dernières causes, réduites à leur extrême limite depuis la guerre, représentent cependant annuellement une moyenne de 40 à 50.000 tonnes par mois.

Si donc nous faisons le total du tonnage commercial disparu au cours de cette guerre depuis août 1914 jusqu'à maintenant, nous pouvons fixer approximativement son chiffre à 9 millions de tonnes, dont environ 7 millions de tonnes pour faits de guerre.

Pour maintenir les flottes de commerce au taux du mois d'août 1914, les nations de l'Entente et les neutres maritimes auraient donc dû construire environ 9 millions de tonnes.

Qu'a-t-il été fait dans ce sens ? Les chiffres fournis par le Bureau fédéral de la navigation nous donnent :

En 1913 : 3.300.000 tx ; en 1914 : 3.000.000 tx ; en 1915 : 1.640.000 tx ; en 1916 : 1.900.000 tx ; en 1917 : 3.300.000 tx.

On a donc construit d'août 1914 à fin décembre 1917, 8.360.000 tx ;

(1) Suivant des statistiques datant de janvier 1917, on estimait que sur 100 navires non armés attaqués, 25 % échappaient et que sur 100 navires armés attaqués, 75 % échappaient.

(2) Les brouillards artificiels et la protection des convois.

l'heure actuelle, la circulation maritime soit juste suffisante pour assurer le transport du ravitaillement strictement nécessaire ? C'est que les transports militaires absorbent au moins la moitié de l'ensemble du tonnage total des alliés. En ce moment tout particulièrement, le transport des troupes américaines et du matériel venant des Etats-Unis nécessite une partie très importante du tonnage circulant. Nos constructions doivent donc viser non pas seulement à égaler les pertes, mais encore à nous donner l'usage d'un tonnage suffisant pour compenser une partie de celui affecté aux transports militaires. Or, l'effort considérable fait dans les chantiers maritimes d'Angleterre, des Etats-Unis, du Japon, l'effort moindre fait dans les chantiers des autres nations, enfin les conventions passées avec les neutres maritimes nous permettent de supposer qu'en 1918 l'excédent des gains sur les pertes atteindra environ 2 à 3 millions de tonnes. C'est là un nombre suffisant pour permettre d'assurer, en plus des besoins militaires, la circulation économique. Dès le milieu de l'année en particulier, peut-être même à partir de mai, la question du tonnage s'améliorera considérablement. D'ici là, les restrictions, en diminuant la charge infligée aux transports, feront le reste. Mais il faut surtout comprendre que la meilleure manière de soulager notre marine et d'éviter des dangers inutiles à nos marins, c'est de tirer de notre sol tout ce que l'on peut en obtenir, en particulier au point de vue des cultures. Il faut se dire d'ailleurs que la question des restrictions n'est pas uniquement une question de transports, mais qu'elle est liée à une crise agricole et comme cette crise est mondiale, le meilleur moyen d'en sortir est de compter d'abord sur nous-mêmes et de tirer de notre sol tout ce qu'il peut nous donner.

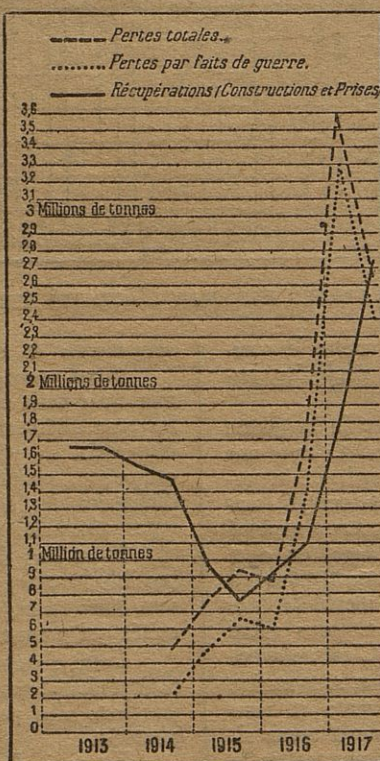
Notre effort agricole est-il en rapport avec nos possibilités ? Non certes ; l'Angleterre a, pendant l'année 1917, notablement augmenté le rendement de ses cultures, les nôtres ont plutôt diminué ; pourquoi cette différence ? Il ne faut pas voir uniquement dans ce fait une question de main-d'œuvre, mais comprendre avant tout que nos amis anglais se sont mis au travail avec beaucoup plus d'acharnement. Nul coin de terre, si petit soit-il, ne doit être laissé en friche, l'avenir du problème de l'alimentation en dépend.

La solution du problème de la guerre sous-marine peut et doit donc être obtenue par la mise en œuvre simultanée d'une série d'efforts coordonnés. Tout d'abord l'allègement de la charge infligée aux transports maritimes par une série de mesures destinées, d'une part, à diminuer la consommation des produits venus d'outre-mer. C'est le chapitre des restrictions qui devra, pour un temps assez long encore, comporter toutes les mesures restrictives ne frappant pas les denrées indispensables. D'autre part, obtenir l'allègement

des transports en produisant sur notre sol, ou à défaut sur le sol de nos colonies de l'Afrique du Nord, le maximum de produits indispensables ; la culture des céréales et l'élevage du bétail peuvent et doivent chez nous augmenter dans de notables proportions. Enfin et surtout la construction de navires marchands, associée aux mesures de défense, domine le problème.

A. G.

(1) L'ensemble de ces navires représente un tonnage supérieur à 2.000.000 de tonnes.



PERTES ET RÉCUPÉRATIONS.



Ensuite il avait rédigé hâtivement un rapport qu'il avait chargé Remonio de porter à Pancho Lopez ; connaissant par expérience l'irritabilité dangereuse du chef, le gouverneur avait estimé habile de profiter du moment où il se trouvait en gaie compagnie pour lui faire tenir cette nouvelle désagréable : l'effet s'en trouverait atténué par la présence de sa séduisante convive.

L'Arbi, cependant, avec cette promptitude de jugement qui le caractérisait, avait tout de suite vu comment il pouvait utiliser pour le bien de ses plans la mission dont était chargé Remonio : brusquement il l'avait attaqué et, après une lutte aussi brève qu'acharnée, il l'avait couché sur le sol sans connaissance.

S'emparer du pli et traîner par les pieds le messager jusqu'à une écurie fut pour l'ancien légionnaire l'affaire de quelques instants.

Après quoi, rapidement, il gagna l'entrée du « Poisson-d'Or » dans lequel il pénétra en toute assurance, montrant le papier qu'il tenait à la main.

— Une dépêche urgente pour Son Excellence le senior généralissime, déclara-t-il.

Devant ces paroles sacramentelles, les garçons s'inclinèrent, indiquant à l'Arbi la porte du cabinet dans lequel banquetait joyeusement le chef de la révolution.

C'est alors qu'ayant essayé d'ouvrir sans y pouvoir parvenir, notre homme, s'arc boutant contre la porte, l'avait enfoncée, puis, sans hésiter, s'était rué sur l'agresseur de miss Captain...

Pancho, pour faire face à son adversaire, dut abandonner la jeune fille à laquelle l'Arbi criait :

— Sauvez-vous, miss Captain, sauvez-vous !

Fuir !... elle !... la fille du colonel Morton !... fuir devant un danger auquel s'était exposé un brave compagnon pour la sauver.

Allons donc !... Non, elle demeurait là, guettant le moment favorable pour intervenir dans la lutte à son tour.

Au dehors retentissaient des cris, des appels poussés par le garçon et par le maître d'hôtel qui semaient l'alarme dans le restaurant.

Cependant Pancho et l'Arbi étaient si étroitement enlacés que Suzy, qui s'était emparée du revolver de Pancho tombé sur le tapis, tenait vainement son arme braquée dans la direction des deux combattants, empêchée de faire feu, tellement elle risquait, en voulant atteindre l'un, de blesser l'autre.

Dans les couloirs, c'était une galopade affolée, les garçons se groupaient pour donner l'assaut au cabinet où se poursuivait la lutte...

Avant quelques secondes il serait trop tard pour fuir... et l'Arbi suppliait :

— Miss Captain !... au nom du ciel, fuyez.

Pour toute réponse, elle pressa la détente au moment où un garçon se ruait dans la pièce.

Il avait vu son geste et sauta sur elle pour l'immobiliser, mais trop tard !...

Pancho, blessé, avait lâché son adversaire et, titubant, vint s'écrouler sur une table, tandis que le garçon abandonnait Suzy pour courir à lui.

— Vite, gronda l'Arbi en empoignant la jeune fille par la main et en l'entraînant, au large !...

A travers les couloirs où les garçons se bousculaient, les deux fugitifs avaient réussi à gagner le seuil du restaurant, et déjà se croyaient hors de danger lorsqu'à leur grande stupeur ils se trouvèrent arrêtés par un groupe de cavaliers qui arrivaient grand train.

C'était le gouverneur qui, aussitôt expédié Remonio, s'était élancé lui-même à la recherche du prisonnier, en compagnie de gaillards déterminés...

Lutter eût été inutile ; l'Arbi invita sa compagne à s'incliner devant la fatalité.

Docilement donc ils se laissèrent entraîner dans l'intérieur du restaurant où déjà Pancho Lopez — qu'un cordial avait ranimé — s'inquiétait rageusement de savoir ce qu'étaient devenus les deux prisonniers.

Une joie féroce, à leur vue, s'empara du misérable : les poings convulsivement serrés, il se rua sur eux comme s'il eût voulu les étrangler de ses mains ; l'Arbi, craignant pour la vie de Suzy, s'était, d'un bond, jeté devant elle ; mais son geste généreux n'eut d'autre résultat que de le faire brutaliser atrocement par ses gardiens, tandis que, ricanant, Pancho criait au gouverneur :

— Qu'à l'instant ils soient reconduits sous bonne escorte à Calcahuana où je vous rejoindrai tout à l'heure, et gardez qu'ils ne s'évadent à nouveau, sinon c'est votre peau qui paiera !...

Devant le restaurant, un camion automobile était arrêté ; on les y fit monter ; auprès d'eux leurs gardiens prirent place et la lourde voiture démarra aux applaudissements de la foule.

Durant que l'on filait en vitesse, l'Arbi trouva moyen de glisser à l'oreille de sa compagne :

— Attention !... quoi que je fasse, imitez-moi.

De loin il venait de reconnaître un pont qui enjambait le rio Juarez, dont les eaux, basses à cette époque de l'année, devaient favoriser ses desseins.

En outre, il avait remarqué que ce pont était en réparation et que les voitures ralentissaient leur

allure dans la crainte de trop ébranler le tablier.

Donc, selon lui, une occasion favorable de fuite allait se présenter...

Comme il l'avait prévu, le chauffeur diminua de vitesse, si bien que l'Arbi, après s'être débarrassé de ses gardiens, sauta en bas de la voiture avec l'intention de piquer une tête dans la rivière.

Mais, avant qu'il eût atteint le parapet, les autres l'avaient rejoint et une lutte homérique s'engageait, tandis que Suzy était immobilisée.

Cependant l'ancien légionnaire, ayant réussi à l'emporter sur ses adversaires, avait bondi soudain par-dessus le parapet.

Sans doute aurait-il réussi à échapper à ses gardiens si tout à coup un groupe de cavaliers insurgés ne s'était présenté.

Mis au courant, aussitôt les cavaliers tournèrent bride, descendirent en un galop fou la rampe qui conduisait à la berge du rio et, entrant dans l'eau, se lancèrent à la poursuite du fugitif.

Mais celui-ci avait sur eux une avance telle qu'il leur aurait échappé quand tout à coup il se heurta si rudement le pied à une grosse roche dissimulée sous l'eau qu'il reconnut l'impossibilité où il était de continuer à fuir.

Alors il s'embusqua, accroupi sur lui-même, les jarrets repliés comme des ressorts prêts à se détendre.

Lorsqu'un cavalier passa à sa portée, il bondit sur lui, le désarçonna après une courte lutte et, ayant réussi à se mettre en selle, fila grand train dans la direction du pont, avec l'intention de délivrer Suzy, et déjà il s'y engageait lorsqu'il constata que le camion se trouvait placé de telle sorte qu'il



barrait le tablier ; d'autre part, ceux qui le poursuivaient le serraient maintenant d'assez près pour qu'il lui fût interdit de songer à rebrousser chemin.

Dans ces conditions, une seule ressource lui restait : se jeter à bas de son cheval, redescendre vers la rivière et tenter de faire perdre sa trace, comme font les Indiens, en suivant le fil de l'eau.

A tout prendre ne valait-il pas mieux qu'il conservât sa liberté pour veiller sur miss Captain ?

Il filait donc aussi vite que le lui permettait sa jambe blessée lorsqu'en arrivant sous un pont il fit halte pour respirer.

Idée malencontreuse, car les autres surgirent tout à coup et se ruèrent sur lui. En quelques instants, en dépit d'une résistance héroïque, il fut capturé et entraîné vers le camion sur lequel on le chargea rudement.

Après quoi le convoi reprit le chemin de la citadelle, dûment escorté par les cavaliers.

Suzy le considérait de loin avec des yeux navrés.

Et le brave garçon, pour lui donner espoir, déclara d'une voix pleine d'entrain :

— On dit en France que tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir : or, nous sommes tous deux, vous et moi, miss Captain, en excellente santé et nous n'avons pas le droit de désespérer.

Aussitôt arrivés à la citadelle, on les conduisit devant le gouverneur qui les reçut de la belle façon.

Soudain, comme Suzy, outrée des insultes qui lui étaient adressées, répliquait par une gifflée retentissante, l'homme, au comble de la rage, la mit en joue avec son revolver.

Si le gouverneur n'eût, d'un geste brusque du bras, détourné l'arme, c'en était fait de la jeune fille.

Mais elle n'avait échappé à ce danger que pour se trouver exposée à un autre, non moins grand.

Comme le gouverneur l'accablait des pires injures, voilà que, tout à coup, éclata une voix furieuse qui les fit se retourner tous.

Dolorès venait d'apparaître sur le seuil.

— Ah ! te voilà donc, belle Yankee, fit-elle en proie à une rage folle !... Alors, il ne te suffit pas que tes compatriotes maudits envahissent mon pays, au mépris de tous les traités, il faut aussi que tu me voles le cœur de celui que j'aime !...

Et comme, stupéfaite de cette virulente apostrophe, la prisonnière esquissait un geste de dénégation, l'autre poursuivit :

— Par la Vierge ! n'ajoute pas le mensonge à la duplicité !... maudite Américaine !... On vient de me raconter où tu t'es fait prendre !... En cabinet particulier... et avec qui ?... Avec celui qui est à moi !... rien qu'à moi... tu entends !...

Sa fureur jalouse avait atteint son paroxysme : avant qu'on eût pu prévoir son geste, elle se jetait sur la prisonnière et tentait de l'étrangler.

Certes, si la responsabilité du gouverneur n'eût pas été engagée, il ne lui eût pas autrement déplu de se voir débarrassé d'une prisonnière aussi encombrante.

Mais il se souvenait des dernières paroles de Pancho Lopez : il répondait de la Yankee sur sa tête.

Vivement, donc, l'ayant arrachée des mains de cette furie, il donna l'ordre qu'on la reconduisît ainsi que l'Arbi dans son cachot.

Et on les emmena, accompagnés par les invectives de Dolorès ; la mégère, se mêlant au groupe des insurgés, suivit de loin les gardiens et pénétra à leur suite dans le cachot où Suzy avait été conduite...

— Attachez-la ! cria la jeune femme d'une voix qui tremblait de fureur, je veux qu'on l'attache !... sinon, endiablée comme elle est, elle trouverait moyen de se soustraire au sort qu'elle mérite !...

Et, ne se connaissant plus, elle se pencha vers la malheureuse prisonnière que des cordes solides liaient à un siège.

— Oui, répéta-t-elle, le sort que tu mérites pour ton ignominie, coquine de Yankee !... Ah ! tu as voulu me prendre celui que j'aime !... Ah ! tu l'as attiré en cabinet particulier !... Et cela ne t'eût probablement pas déplu de mettre la main sur le libérateur du Mexique !...

Elle eut un éclat de rire sinistre, ajoutant :

— Heureusement, le hasard s'est mis contre toi, la belle ! et nous allons voir à t'empêcher de recommencer tes manœuvres.

Elle sortit comme une furie, mais pour se heurter, dans le couloir, à Pancho Lopez accompagné du gouverneur.

Il n'était resté au « Poisson-d'Or » que juste le temps nécessaire pour appliquer un pansement sommaire sur sa blessure et boire un cordial énergique. Après quoi, il était remonté en automobile et était revenu à la citadelle ; il avait hâte de donner un dénouement à cette comédie dans laquelle il venait d'être roulé... et cela grâce aux conseils de Dolorès.

— Ah ! te voici ! gronda-t-il, mes compliments ! Pour une fois que j'ai confiance en toi...

Elle l'interrompit, disant d'une voix rageuse :

— Compliments aussi !... Je suis renseignée... je sais ce qui s'est passé au « Poisson-d'Or »... et si la belle ne s'était rebiffée d'énergique façon... ma pauvre Dolorès, que serait-il advenu de la grande passion que tu as inspirée au fameux Pancho Lopez !...

Il sembla que cette invective eut pour résultat de changer le cours des idées du coquin.

Renonçant pour l'instant à se trouver en présence de la prisonnière, il donna l'ordre qu'on la détachât pour la reconduire dans le cachot qu'elle occupait précédemment, et tourna les talons accompagné de Dolorès et respectueusement suivi du gouverneur.

Cependant l'idée d'interroger Suzy le ressaisit en route ; il intima à sa compagne l'ordre de poursuivre son chemin sans lui et revint sur ses pas.

Il ne voulait pas qu'il fût dit que cette damnée Yankee aurait le dernier mot dans cette affaire.

Doucement, donc, il s'était approché de la grille qui fermait le cachot et, la face collée aux barreaux, examinait avec une curiosité haineuse la prisonnière ; celle-ci, assise sur le sol, le dos tourné à l'entrée, se tenait immobile.

Comme il allait franchir le seuil, de nouveau Dolorès se dressa devant lui.

Mais, au lieu de se mettre en colère comme il eût été logique qu'il s'y mit, il se contenta de sourire et voulut la prendre dans ses bras.

Elle le repoussa violemment, lui déclarant que, s'il tentait de voir la prisonnière, elle romprait à tout jamais avec lui !...

La menace ne parut pas l'effrayer : il la calma d'un sourire et l'entraîna doucement, lui disant d'une voix insinuante :

— Quelle erreur est la tienne, ma colombe !...

(Voir la suite au dos)



tu ne tarderas pas, j'espère, à avoir la preuve que tu as tort vraiment de suspecter mes intentions. Il se peut que j'aie songé un moment à dépasser les instructions que tu m'avais données, mais j'en ai été puni et, pour l'instant, je ne pense qu'à donner à cette fille la leçon qu'elle mérite et qui sera définitive, j'espère.

Cette déclaration parut devoir calmer la fureur de la jeune femme qui demanda curieusement :  
— Peut-on savoir ?...

Le sourire de Pancho s'élargit, rendant plus hideuse encore sa face féroce et, avec une expression terrible, il répondit :

— Miss Morton se prépare à aller rendre visite à feu Messieurs les empereurs du Mexique.

Dolorès tressaillit, doutant d'avoir mal compris.

— Oui, poursuivit-il, elle a découvert le passage secret et, avant quelques instants, si ce n'est déjà fait, elle sera en conversation avec les alligators sacrés...

XXXI

## LES CRYPTES MAUDITES

Qu'avait voulu dire Pancho par ces énigmatiques paroles, dont cependant sa compagne paraissait avoir compris le sens, car presque aussitôt son visage exprima une terreur véritable et son regard s'attacha sur lui avec une expression pleine d'anxiété.

Ce qu'elle avait deviné devait être en tout cas bien terrible pour que l'éventualité du sort qui attendait la prisonnière la troublât ainsi.

Suzy, pendant que s'éloignaient Pancho et Dolorès, n'avait pas bougé de la posture dans laquelle l'avait surprise l'œil inquisiteur de son ennemi. Toujours accroupie sur le sol, elle tendait l'oreille dans la direction des pas qui s'éloignaient lentement, attendant avec une impatience trépidante que tout bruit se fût éteint dans le long couloir.

Enfin, lorsque le silence régna complètement et qu'elle eut la certitude de ne pouvoir être surprise, elle changea de posture et examina avec soin la muraille que, jusqu'alors, en attendant arriver Pancho, elle s'était efforcée de masquer à sa vue.

C'est que, depuis le moment où elle avait été amenée dans son cachot, un incident s'était produit, sur lequel aussitôt s'était greffé un espoir d'évasion.

En l'enfermant, le guichetier avait déposé dans un coin une cruche et un morceau de pain, disant laconiquement d'une voix railleuse :

— Pour les repas de la senora, pendant deux jours...

La pauvre fille mourait de faim ; aussi se jeta-t-elle sur cette misérable pitance dans l'espoir d'apaiser les souffrances de son estomac.

Quelle désillusion fut la sienne et aussi quelle fureur !

Ce pain, sa seule pitance pour quarante-huit heures, était immangeable ! Sa fabrication remontait évidemment à plusieurs semaines, car il était dur comme de la pierre.

Elle le laissa tomber à terre, découragée, se demandant comment, en dépit de toute son énergie, elle aurait la force de lutter jusqu'au bout.

Mais la vue de la cruche d'eau lui inspira soudain une idée : si elle brisait ce pain, elle pourrait en faire tremper les morceaux dans la cruche et, alors, il lui serait possible de s'en rassasier.

Evidemment c'était une nourriture infâme, car l'eau croupie répandait par le cachot une peu agréable odeur.

Mais elle songea aux récits que, bien des fois, elle avait lus dans les journaux sur les souffrances éprouvées par les soldats de l'Entente lorsque, dans les tranchées de première ligne, ils devaient rester des jours et des jours sans pouvoir être ravitaillés.

Souvent, eux aussi, les héros ! ils devaient s'alimenter de pain moisi et s'abreuver de l'eau recueillie dans les entonnoirs creusés par les obus.

Ne devait-elle pas s'inspirer de cet exemple, elle qui luttait aussi — à sa façon et suivant les circonstances — pour la Justice et pour le Droit.

Energiquement elle empoigna l'escabeau qui constituait tout le mobilier de son cachot et le brandit de toutes ses forces ; mais il manqua son but et, au lieu de broyer le pain, s'en alla heurter violemment la muraille.

Comme elle le ramassait en riant, furieuse de sa maladresse, elle demeura immobile, les yeux agrandis, fixés sur une fissure que le heurt de l'escabeau venait de pratiquer dans la muraille, à sa

base même : il semblait que sous le choc une large pierre se fût descellée.

Un fol espoir, instantanément, avait gonflé son cœur ; peut-être y avait-il là une possibilité d'évasion, si, achevant de desceller cette pierre, elle débouchait à l'air libre de l'autre côté de la muraille.

Et aussitôt elle s'était préparée à se mettre à l'œuvre lorsqu'un bruit de pas avait attiré son attention : c'est alors qu'elle s'était assise à terre de façon à masquer le pan de mur dans lequel l'œil méfiant des visiteurs aurait peut-être distingué la bienheureuse fissure.

Pancho Lopez, on vient de le voir, troublé dans ses intentions par la survenue de Dolorès, avait tourné les talons sans pénétrer dans le cachot et Suzy avait béni l'intervention de la jeune femme qui avait si providentiellement écarté d'elle ce nouveau danger !

Vivement, aussitôt éteint dans le lointain le bruit des pas, elle se mit au travail avec acharnement ; certes ce n'était pas une mince besogne de desceller cette pierre et de l'arracher de son alvéole !

La pauvre fille n'avait pour tout instrument que ses seules mains.

Mais c'était une créature d'énergie et de persévérance et, malgré ses ongles brisés et ses doigts en sang, elle poursuivait son travail avec acharnement.

Enfin, s'arc-boutant de toutes ses forces contre le sol, elle réussit à repousser, à l'aide de ses deux pieds, la pierre qui, basculant, découpa dans la



muraille une ouverture dans laquelle elle se glissa sans hésiter.

Une fois de l'autre côté, elle regarda autour d'elle ; elle se trouvait dans une manière de crypte dont la haute voûte, creusée à même le roc, s'ornait de singulières sculptures qui fixèrent aussitôt la jeune fille sur leur origine.

Elle se souvint d'avoir, autrefois, à l'Université, suivi les conférences d'un savant historien sur les origines du Mexique au temps de ses premiers Empereurs...

Evidemment, elle devait se trouver dans une de ces nombreuses salles souterraines que les tyrans du pays avaient fait construire pour y enfouir toutes vivantes leurs victimes et s'en débarrasser à tout jamais.

Ses souvenirs même se précisant, elle se rappela certains détails sur les alligators sacrés que la légende prétendait exister dans des étangs souterrains et qui se repaissaient de la chair des cadavres qu'on leur jetait, comme autrefois les grands seigneurs romains nourrissaient de la chair de leurs esclaves les murènes destinées à leur table...

Un explorateur même avait raconté que le nombre des malheureux enfermés dans ces cryptes par les sanguinaires empereurs avait été si considérable que le sol, transformé en charnier, avait formé une sorte de limon dont, après plusieurs siècles écoulés, les animaux des catacombes se nourrissaient encore.

« Ainsi s'explique, — concluait l'explorateur, — que le visiteur curieux de descendre, en compagnie d'un gardien, dans ces cryptes tragiques voit fuir devant lui, effarée par la lueur des torches, toute

une faune horrible à pattes et à plumes : serpents, alligators, chauves-souris monstrueuses et reptiles repoussants. »

Un frisson à fleur de peau, Suzy tentait de rassembler toute son énergie, soudainement défaillante à l'évocation de ces impressionnants souvenirs...

Vainement cherchait-elle à se rassurer, se disant que c'étaient là récits exagérés de voyageurs désireux d'impressionner leurs lecteurs par d'émouvantes descriptions ; au milieu de la pénombre où elle circulait à tâtons elle sentait des frôlements sinistres, des glissements inquiétants.

Et soudain la carapace luisante d'un alligator lui apparut, précédée de deux points brillants ainsi que des charbons ardents, les yeux du monstre qui se fixaient sur elle, proie longtemps attendue et féroce convoitée.

Elle se mit à fuir, au hasard, droit devant elle, bondissant de droite et de gauche pour éviter un reptile rampant à terre, ou quelque oiseau de nuit accroché de ses griffes à une anfruosité du roc.

Et nulle issue à ces longues galeries qui semblaient se tordre sous terre et se replier sur elles-mêmes, à la façon d'un gigantesque serpent !

Tout à coup elle déboucha dans un large carré dont le centre était occupé par une vaste mare aux eaux croupissantes dont la surface verdâtre se striait d'animaux aux formes inquiétantes, poissons ou reptiles dont la structure s'était déformée à vivre ainsi souterrainement, loin de la lumière du jour et de l'air pur.

Sur la margelle de cette vaste piscine, lui faisant une ornementation sinistre, courait tout un cordon de crânes humains qui luisaient dans l'obscurité comme autant de morceaux de marbre poli par le temps.

Et, face à face effrayant, tout à coup, dans sa fuite, elle se heurta à un squelette adossé à la paroi et semblant être là pour lui barrer le passage.

En dépit de l'énergie de son caractère, cette fois miss Captain perdit la tête et, sans se rendre compte de l'inanité de ses efforts, elle se précipita vers une échelle dressée contre la muraille et qui parut à son esprit troublé juste à point placée là pour lui permettre de fuir de ces lieux maudits.

Mais, dans sa hâte désordonnée, son pied s'assura mal sur un des échelons et elle glissa...

Son corps, en tombant dans la piscine, souleva un flot d'eau saumâtre qui répandit aussitôt dans l'espace l'odeur des croupissures dont se nourrissaient depuis des années et des années les bêtes immondes dont elle sentait les frôlements le long de son corps...

Le dégoût, heureusement, galvanisa son énergie : de toute sa vigueur elle se mit à nager vers le bord qu'elle réussit à atteindre après avoir eu mille peines à se débarrasser des reptiles qui cherchaient à la paralyser de leurs anneaux.

Soudain, comme elle était là, pantelante, s'efforçant de reprendre ses esprits, non loin d'elle, dans la roche qui formait la paroi de cette sinistre caverne, s'ouvrit une sorte de lucarne étroite par laquelle un corps ligotté fut passé et jeté.

— Bandits ! hurla une voix étranglée par la fureur !... Boches !...

A l'interjection rageuse lancée dans le silence de la caverne, une exclamation terrifiée, jaillie des lèvres de Suzy, avait fait écho :

— L'Arbi !...

Quoi !... c'était l'Arbi qu'elle venait de voir disparaître, là, sous ses yeux, dans l'eau saumâtre et limoneuse !... L'Arbi ligotté qui, sans moyen de défense, était destiné à servir de proie à toutes ces bêtes immondes.

Non !... il ne serait pas dit que, pouvant le sauver, miss Captain ne tenterait pas l'impossible pour arracher à l'ignoble mort le compagnon dévoué qui tant de fois avait, sans compter, risqué sa vie pour elle...

Et, se jetant dans la piscine, elle plongea hardiment pour s'en aller chercher au fond de l'eau le corps inerte du malheureux légionnaire qu'alourdissait une grosse pierre attachée à son cou par ses bourreaux.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 8 mars.